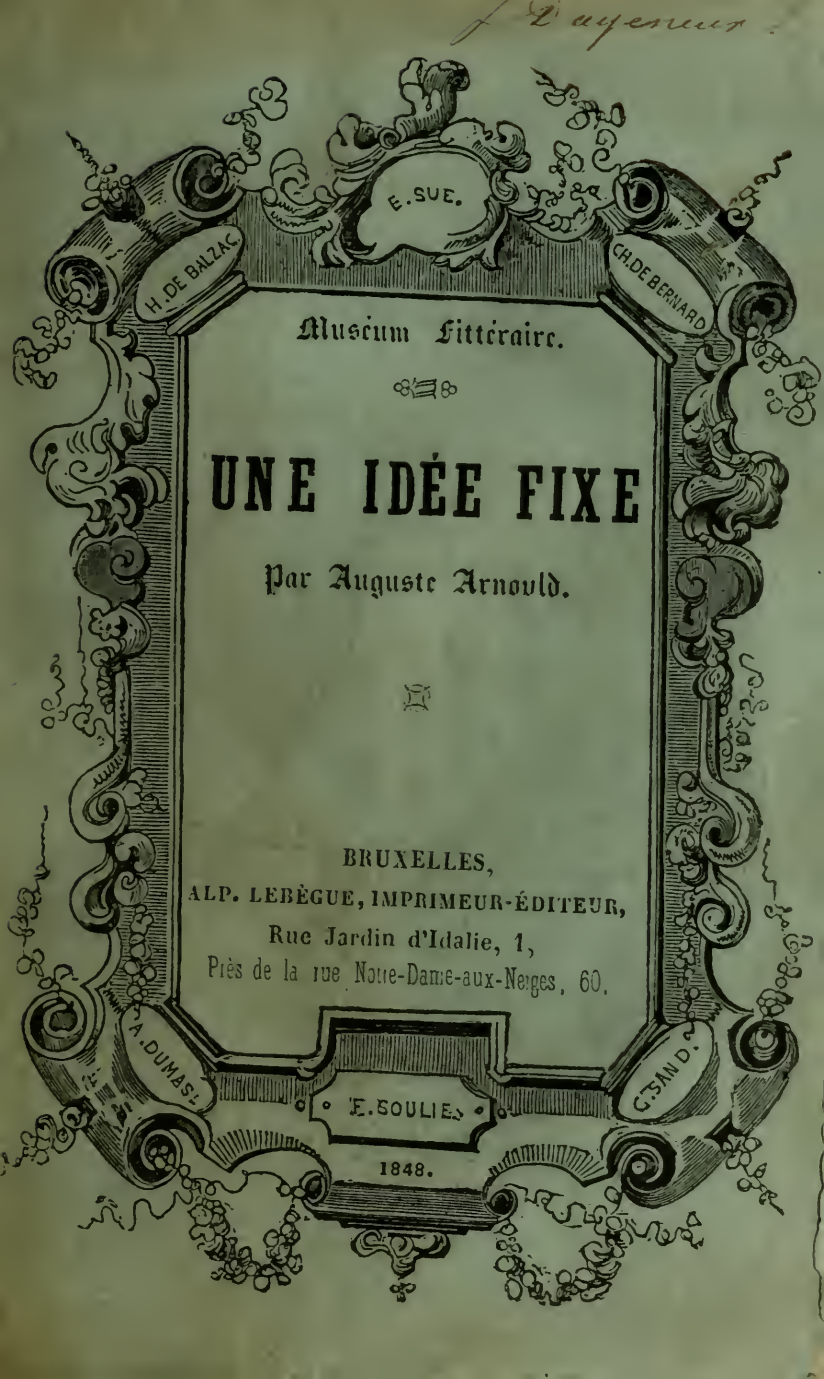
E. SUE.
H. DE BALZAC
CH. DE BERNARD
Muscum Littéraire.
UNE IDÉE FIXE
Par Auguste Arnould.
BRUXELLES,
ALP. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie, 1,
Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
A. DUMAS.
E. SOULIÉ.
G. SAND.
1848.

Lebegue
003
Sablé

UNE IDÉE FIXE.

UNE

IDÉE FIXE

Par Auguste Arnould.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1.

Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

1848

UNE IDÉE FIXE.

Le quartier de la Grève.

On était au mois de février 1699. Depuis plusieurs ıeures la neige tombait sans interruption. Paris, cette ;rande fourmilière d'ordinaire si active et si affairée, e taisait engourdie par le froid et comme ensevelie ous un linceul. Un homme cependant bravant la igueur de la saison, parcourait depuis le matin le [uartier désert de la Grève. Aucun intérêt d'affaire u de plaisir ne l'avait obligé de quitter la chambre u'il habitait dans une obscure maison garnie de la ue de Quincampoix; il marchait tantôt à pas préci-

pités, obsédé par de tristes pensées, et sa préoccupation était telle qu'il ne paraissait pas même s'apercevoir de ce temps affreux. On le voyait apparaître ainsi qu'une ombre aux détours des rues, et se perdre bientôt dans les tourbillons de neige fouettés en tous sens par la rafale. Son costume plus que simple indiquait un homme de la dernière classe du peuple; mais celui qui l'eût examiné attentivement eût reconnu dans ses yeux noirs, dans le développement de son front, les signes certains d'une intelligence peu commune, la vivacité d'une imagination méridionale jointe à une grande force de volonté, à une extrême puissance de réflexion. C'était en effet une âme active, enfermée dans une enveloppe grossière, et qui se refroidissant au contact de la misère, voyait chaque jour avec désespoir s'évanouir ses rêves de bonheur et de fortune. Tourmenté par une inaction qui lui pesait et dont il ne pouvait sortir, car il n'avait qu'une seule pensée qu'il tournait et retournait sans cesse dans son esprit, il errait du matin au soir, et quand il rentrait brisé par la fatigue, à peine s'il pouvait trouver quelques instants de sommeil sur son misérable grabat. Dans sa chambre, où le vent et la pluie entraient par les vitres disjointes, où il n'y avait d'autres meubles qu'un mauvais lit et une chaise de bois, il avait chaque nuit des visions ardentes. Tout éveillé, il se sentait transporté dans de riches palais, il ébran-

lait le pavé des rues sous les roues de ses carrosses à quatre chevaux. Il achetait, sans compter, les plaisirs les plus coûteux, l'ivresse des meilleurs vins, l'adulation des flatteurs, le sourire des femmes. Sous ses mains tout se changeait en or, tout devenait perles et diamants. Malgré les déceptions qui suivaient toujours ses extases, si quelqu'un lui eût proposé de changer ces trésors imaginaires et qu'il paraissait impossible de réaliser, contre le morceau de pain de chaque jour qui lui faisait faute si souvent, et même contre une aisance modeste qu'il n'avait jamais connue, il eût peut-être repoussé cette offre avec dédain, tant il avait foi dans son avenir et dans les promesses de son génie.

Cet homme était-il fou, ou avait-il un démon familier qui lui parlait à l'oreille et qui lui faisait des révélations mystérieuses? Quel rêve poursuivait-il? quels obstacles trouvait-il sans cesse sur son chemin?

Pour qu'il ne lui manquât aucun malheur dans sa misère, il était devenu amoureux, et l'objet de cet amour paraissait aussi éloigné de lui, aussi insaisissable que la fortune. Un jour qu'il marchait, selon son habitude, au hasard, il vit descendre d'une chaise à porteurs qu'accompagnaient deux laquais une femme richement vêtue qui entra dans la chapelle de l'hôpital des Haudriettes, située rue de la Mortellerie, à quelques pas de la place et du quai de la Grève.

La vue de cette dame, jeune, élégante et merveilleusement belle, produisit sur lui une impression irrésistible, une de ces passions soudaines que les philosophes et les moralistes feraient bien de chercher à expliquer au lieu de les nier. Il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur, et longtemps il resta immobile à la même place, désirant et n'osant pas suivre cette gracieuse apparition. Lorsque la dame sortit de la chapelle, il marcha d'abord à quelque distance de sa chaise. S'enhardissant peu à peu, il pressa le pas et se tint à la hauteur de la portière, sans que cette dame, plongée dans ses réflexions, tournât une fois seulement la tête. Il voulait l'accompagner jusqu'à sa demeure et savoir qui elle était; mais les deux laquais avaient remarqué sa présence obstinée, et, avec cette insolence qui caractérise la valetaille de grande maison, ils lui intimèrent l'ordre de s'éloigner. A ce premier avertissement dont notre rêveur ne tint aucun compte, et que peut-être même il n'entendit pas, se joignit une autre injonction qu'il n'était pas possible de méconnaître : un des deux laquais lui mit la main sur l'épaule et le repoussa rudement. Le premier mouvement de cet homme fut de riposter à cette attaque brutale, et certes, en toute autre circonstance, il n'eût pas hésité à châtier rudement son agresseur; mais il pensa qu'une querelle attirerait sur lui l'attention de la dame; il craignait de rencontrer un re-

gard de colère ou de mépris : il aima donc mieux laisser l'offense impunie, et il se retira honteux et frémissant.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette rencontre, dont il avait gardé le souvenir ineffaçable; tous les jours il rôdait comme une âme en peine autour de la chapelle des Haudriettes, espérant qu'il reverrait celle qu'il ne pouvait oublier; il avait interrogé les habitants du quartier, et à force de recherches et de questions, il avait appris que cette dame était la veuve d'un vieux gentilhomme de province, qui avait poussé l'amour et le dévouement pour elle jusqu'à mourir au bout de quinze mois de mariage, en lui laissant une fortune embarrassée et douteuse et un titre de marquise.

Une marquise! une grande dame fière et hautaine, une créature pétrie sans doute d'orgueil et de coquetterie, enivrée de sa beauté, voilà celle qu'il osait aimer, lui, pauvre diable perdu dans les derniers rangs de la foule, et qui n'avait d'autre moyen de se faire remarquer que de battre des laquais! La distance qui le séparait d'elle était si grande, que le plus hardi faiseur de projets eût renoncé à tout espoir. Mais une fois qu'une pensée avait pris racine dans cette volonté tenace, rien ne pouvait l'en chasser. Elle y languissait sans mourir, comme une plante flétrie par un vent aride, et qui n'attend qu'une goutte d'eau pour reverdir. Il

se donnait de bonnes raisons pour persévérer. La marquise de Versac n'avait de la fortune que l'apparence, et lui ne devait-il pas disposer un jour de trésors inépuisables! Mais, en attendant, il résolut sagement de ne pas chercher à attirer ses regards; il se contenta de passer, le soir, sous ses fenêtres, et de rêver, le jour, à un meilleur avenir, aux lieux où il l'avait aperçue.

Cependant sa situation ne changeait pas. Au retour de ses voyages dans le pays des chimères, il se retrouvait aux prises avec la réalité, c'est-à-dire avec la faim souvent et l'impossibilité d'acquitter le prix de sa chambre. Son hôte le gardait par charité, jusqu'au jour où un locataire nouveau se présenterait. Notre futur millionnaire était donc à chaque instant menacé de se voir jeter sur le pavé de Paris, faute d'un petit écu. Que faire? Il n'était propre à rien qu'à calculer de tête et de mémoire les trésors du Pérou; il n'eût pas été en état d'enseigner la première des quatre règles de l'arithmétique, car il ne savait ni lire, ni écrire, ni chiffrer avec la plume. Enfant abandonné dès ses plus jeunes années, son esprit n'avait reçu aucune culture; quand plus tard il avait essayé de réparer son ignorance, son intelligence rebelle avait refusé de comprendre et d'assembler ces signes que l'être le plus médiocrement doué parvient à apprendre, et, lassé d'un effort inutile qui blessait son

orgueil, il avait rejeté loin de lui ces premiers éléments de toute science. Il avait vécu sur lui-même, nourrissant une pensée solitaire et obstinée à laquelle il n'apportait aucune distraction. Mais, comme nous l'avons dit, la lutte devenait de jour en jour plus douloureuse; il n'avait pas pour se soutenir la force que l'homme de génie inconnu puise dans sa conscience; il ne rêvait pas quelque projet utile à l'humanité, et la fortune qu'il désirait ne reposait pas sur des calculs parfaitement honnêtes et licites. L'amour et la misère, ces deux mauvais conseillers, avaient ébranlé plus d'une fois sa moralité.

Cependant le temps s'était éclairci, la neige avait cessé de tomber, et pour la vingtième fois de la journée il repassait par le même chemin, il venait de remonter la rue de la Mortellerie depuis la place de Grève jusqu'à la rue des Barres, et, tournant à droite, il avait descendu le quai jusqu'à la petite rue Péronel qui menait de la rivière à la chapelle de l'hôpital des Haudriettes.

Tantôt il contemplait d'un regard triste et fixe le vieux monument, tantôt il se rapprochait de la rivière chargée de glaçons que le courant entraînait contre les piles du pont Notre-Dame. Il les suivait de l'œil, et la tentation le prenait d'aller s'engouffrer et de se briser avec eux sous les pièces de bois des deux pompes, ouvrage de Joly et de Manse. Il cédait à une

sorte de fascination, et déjà l'eau mouillait ses pieds, lorsqu'en se retournant il aperçut à l'extrémité du quai Pelletier une chaise à porteurs qu'il crut reconnaître pour celle de la marquise; à l'instant il changea de résolution et s'élança de ce côté.

Nul quartier de Paris peut-être n'a subi plus de changements que celui de la Grève, et les derniers embellissements qu'on y exécute ont achevé de lui faire perdre son ancienne physionomie. La ville tend de plus en plus à se métamorphoser selon les exigences des mœurs et les besoins d'une civilisation plus raffinée. Elle gagne en salubrité, en assainissement, ce qu'elle perd du côté du pittoresque et des souvenirs.

Notre homme ne s'était pas trompé : c'était en effet la chaise de la marquise de Versac qu'il avait aperçue avec ce coup d'œil rapide et sûr qui distingue les amoureux, et qui leur fait reconnaître entre mille objets l'objet de leur préoccupation. La marquise, qui venait aux Haudriettes pour accomplir un acte de charité, ressortit au bout d'une demi-heure environ. Pendant ce temps, il était resté à l'angle de la place de Grève et de la rue de la Mortellerie, évitant d'être vu par les porteurs et les deux laquais. Lorsqu'elle remonta dans sa chaise, il se tint à l'écart; il la vit s'éloigner, mais il voulut en vain la suivre : l'émotion qu'il éprouvait était si forte que ses jambes refusaient presque de le soutenir. Il fut obligé de s'arrêter au coin

du quai Pelletier et du port au charbon, et il s'assit dans cet endroit désert sur une borne renversée. Il y resta, la tête appuyée sur ses deux mains, insensible au froid, écoutant gronder au dedans de lui son cœur, et autour de lui le bruit de la ville, le murmure des eaux et le craquement des glaces qui se brisaient en se heurtant. L'heure, l'endroit, les objets dont il était environné, en harmonie avec ses pensées, réagissaient fortement sur son imagination. Le bourdonnement monotone et continuel qui résonnait à ses oreilles en rapport avec les projets confus qui se pressaient dans sa tête, la solitude de ce lieu, image de sa vie solitaire et abandonnée; cette eau qui coulait à ses pieds, profonde et sombre comme sa destinée; les pâles lumières qui se mêlaient çà et là au jour mourant, semblables aux lueurs d'espoir qui brillaient dans la nuit de son cœur, tout cela l'avait jeté dans un état d'exaltation; il se leva et s'écria en se frappant le front :

— Elle sera à moi! J'étais fou de vouloir mourir! Il me faut de l'or... Eh bien! j'en aurai.

— Il ne s'agit que d'en voler, et ce ne serait pas la première fois, dit une voix derrière lui.

Et en même temps une rude et vigoureuse main le saisit au collet.

Il se retourna et tressaillit en regardant celui qui avait si brusquement interrompu son monologue, mais

il se remit promptement, et dit en affectant la surprise et en cherchant à se dégager :

—Que me voulez-vous, monsieur? laissez-moi, je ne vous connais pas.

— Tu ne me connais pas? mais je te connais, moi, et cela suffit. Tu es Étienne Vinache, né à Naples, pays de mendiants et de paresseux : tu as déserté, il y a deux ans, du régiment de Royal-Roussillon, où tu servais avec moi, où tu étais mon camarade de chambre; est-ce vrai?

— Et quand cela serait, dit Vinache, êtes-vous chargé de m'arrêter? faites-vous maintenant partie de la maréchaussée, monsieur?

— Vous! monsieur! Tu étais plus familier autrefois! tu savais bien me dire avec ton air d'Italien caffard : « Mon bon Nicole, le colonel m'a chargé de porter cette lettre à l'autre bout de la ville : je suis fatigué, rends-moi le service d'y aller à ma place. » Et pendant que comme un sot je faisais tes commissions, tu déménageais sans me rembourser les cent livres que tu me devais. Est-ce vrai?

— C'est vrai, dit Vinache; mais lâche-moi.

—Pas si sot, vraiment! Il y a assez longtemps que je te cherche. Nous avons un compte à régler ensemble.

— Si je le veux bien, dit Vinache en lui donnant un croc-en-jambe. Mais Nicole s'attendait à quelque surprise; il resta ferme sur ses pieds.

L'Italien, voyant le mauvais succès de sa ruse, reprit avec calme :

— J'ai des torts, j'en conviens : je te rendrai cet argent, mais aujourd'hui je ne puis; je te jure que je ne possèdepas un sol.

— Il en sera de même demain, dit Nicole, et c'est avec cette monnaie-là que tu me payeras toutes les fois que je te rappellerai ta dette. Ainsi, mon filou, j'aurai au moins le plaisir de te rosser d'importance. En même temps il le saisit au collet. Une lutte s'engagea, pendant laquelle une bourse en cuir tomba de la poche de l'Italien, et un léger bruit indiqua qu'elle n'était pas entièrement vide. Nicole se précipita dessus comme sur une proie, et parvint à la saisir au moment même où Vinache mettait la main sur son trésor; une nouvelle lutte s'engagea, si violente, si acharnée, que le cuir se déchira sous leurs ongles. Trois pièces d'or roulèrent sur le pavé où leurs pieds venaient de pétrir et de fouler la neige. Nicole poussa une exclamation de joie, et l'Italien un cri semblable au hurlement d'une bête fauve qui se voit enlever ses petits. Il se précipita à plat ventre sur son or, le couvrit de son corps, parvint à ramasser les trois louis, et se releva malgré la grêle de coups de poing qui tombait sur ses épaules.

Mais soit que ses forces fussent épuisées, soit que redoutant l'issue de la querelle, il voulût essayer si

un autre moyen lui réussirait mieux, il dit à Nicole, les larmes aux yeux, les mains jointes et la voix tremblante :

— Fais ce que tu voudras, mais je te jure qu'après avoir perdu cet or, je me jette à l'eau sous tes yeux.

Nicole haussa les épaules, et sans répondre, il lui arracha de la main les trois louis. Une pâleur livide se répandit sur le visage de l'Italien, puis regardant Nicole d'un air hébété :

— Tu l'as voulu! s'écria-t-il, et il s'élança vers la rivière, dont quelques pas seulement le séparaient.

Nicole effrayé courut après lui et le retint par le pan de son habit au moment où il entrait dans l'eau.

— Morbleu! dit-il, es-tu fou?

Et l'entraînant d'un bras vigoureux, il le força de revenir à la place qu'il avait quittée.

— Rends-moi cet or, dit Vinache avec un accent sinistre et résolu, ou tu auras ma mort à te reprocher.

— Tu tenais plus à la vie autrefois.

— C'est qu'autrefois rien ne m'y attachait, c'est que je ne savais pas que je devais devenir riche.

— Toi! et tu me disais tout à l'heure que tu étais sans ressources.

— Maintenant, c'est vrai : ces trois louis sont tout ce que je possède, mais demain peut-être...

— Demain! Et qu'attends-tu donc?

— Un hasard.

— C'est là-dessus que tu comptes pour me payer?

— Pour m'enrichir, Nicole.

— Il faut vraiment que je sois aussi fou que toi pour t'écouter. Voyons, parlons raison : je ne veux pas avoir ta mort sur la conscience. Je garde deux louis : le marché te convient-il?

— Je le refuse.

— Et si je n'en veux pas un autre, que feras-tu?

L'Italien étendit la main vers la rivière, et fit un mouvement pour s'en rapprocher.

— Diable d'entêté! C'est ton dernier mot?

— Mon dernier mot.

— Ah çà! cet or est donc pour toi comme un talisman?

— Oui. Je meurs de faim et je n'y touche pas. Tu m'as terrassé, Nicole, parce que depuis hier au soir je n'ai pas mangé. Depuis que je possède cet or, vingt fois j'ai senti comme aujourd'hui la faim déchirer mes entrailles. Quand la douleur est trop vive, quand elle me brise, je regarde cet or, et la douleur s'apaise; je me rassasie à le contempler, et la force me revient. Puis, je trouve une âme charitable qui me fait l'aumône d'un morceau dn pain; et ce ne sera pas une aumône perdue, j'en tiendrai compte un jour à ceux qui m'auront nourri dans ma misère.

Nicole le regardait avec une surprise mêlée de pitié. Ce langage était pour lui un signe de folie.

— Tu ne comprends pas ce que je te dis, reprit l'Italien, tu ne sais pas ce que c'est qu'une idée! J'aime mieux perdre la vie que de partager cet or, et si au lieu de m'en prendre une partie, tu me disais : Prête-moi ces trois louis, et demain, dans une heure, je te rendrai mille fois leur valeur, je refuserais encore, car ce sont ceux-ci et non d'autres, que j'ai cherchés, que j'ai désirés, que j'ai trouvés.

— Il faut qu'une sorcière te les ait vendus, ou que le pape les ait bénits, pour que tu y tiennes tant. Dieu me pardonne, ajouta-t-il en tournant et en retournant entre ses doigts les trois pièces, je crois même, si j'y vois encore assez clair, qu'elles ne sont pas de poids et elles me semblent aussi rognées que si elles sortaient de la caisse d'un juif hollandais.

— Et c'est pour cela, interrompit Vinache, qu'elles sont si précieuses pour moi! si elles étaient neuves, je te les donnerais.

— Hein! dit Nicole, persuadé cette fois que son ancien camarade avait perdu la raison.

— Oui, reprit l'Italien, je te les abandonnerais. Tu me plains, n'est-ce pas? Tu te dis que je suis un insensé! mais l'insensé de nous deux c'est toi, qui cherches en vain sur ces pièces d'or le signe mystérieux que j'ai su y trouver; l'insensé, ce serait le juif qui les refuserait. Toi et lui que voyez-vous dans chacune de ces pièces? Pas tout à fait vingt-quatre livres. Moi, j'y

vois des trésors! Si l'on disait à chacun de nous : — « Vous vivrez cent années; voici un terrain où s'élèvent mille pieds de chênes, et voici un boisseau de glands : choisissez de la forêt ou du boisseau; mais celui qui choisira la forêt ne récoltera pas le gland de ses chênes et le donnera à l'autre, » tu prendrais la forêt, et moi je creuserais des sillons sur un sol stérile, et j'y sèmerais le gland, et dans cinquante années je serais plus riche que toi. Eh bien! ces pièces d'or, c'est le gland que tu dédaignes, le germe dont tu ne connais pas la fécondité, et il n'a pas besoin comme l'autre de longues années pour se développer. Semé demain, quelques jours lui suffiront pour grandir. Va, mon pauvre Nicole, les hommes sont aveugles, et seul je vois clair dans l'avenir. Rends-moi cet or.

— Ah çà, dit Nicole, tu parles maintenant comme un livre! tu as donc étudié depuis que je ne t'ai vu?

— Moi! je suis toujours aussi ignorant que je l'étais, mais j'ai eu une révélation, et je méprise la science des hommes. Le livre où j'ai étudié est là, ajouta-t-il en se frappant le front, et dans nul autre on ne saurait lire ce que j'ai lu, ce que je lis tous les jours dans celui-ci. Rends-moi cet or.

— Mais si je te le rends, tu me devras toujours cent livres, et quand je te retrouverai, gueux et affamé comme aujourd'hui, tu me parleras de forêt de chênes

et de boisseaux de glands. Je ne peux pourtant pas me payer de cette monnaie-là.

Malgré le peu de confiance qu'il avait dans la fortune à venir de Vinache, Nicole céda. La discussion ne lui offrait pas les mêmes avantages qu'une lutte à coups de poing. Il subissait l'influence d'une intelligence supérieure à la sienne, de la passion qui élevait Vinache au-dessus de lui-même et le rendait éloquent en dépit de sa grossièreté naturelle.

— Voilà tes trois louis, s'écria-t-il, mais dis-moi ce que tu vois sur ces trois pièces.

— C'est mon secret.

— Au moins quand me payeras-tu?

— Dès que j'aurai de l'argent, dans six mois, dans un an, dans quelques jours peut-être. Tiens, Nicole, en me rendant cet or, tu as fait une bonne action, et tu ne t'en repentiras pas. Je te jure que je t'enrichirai. Jamais je n'avais été plus désespéré qu'aujourd'hui, jamais je n'ai été plus près de mourir; puisque le ciel veut que je vive, c'est qu'il veut que je réussisse. Demeures-tu à Paris?

— Oui : je suis en service chez le chevalier de Sauves. Et toi, que fais-tu?

— Rien, j'attends. Nous nous reverrons; mais si ma fortune s'améliore, tu ne chercheras pas à connaître mon secret?

— Ton secret? Entre nous, si tu ne t'élèves que par

lui, je crains fort que ce ne soit pas plus haut qu'une potence. Enfin, c'est ton affaire. Où te retrouverai-je?

— Je demeure chez Étienne Bulot, hôtelier, rue Quincampoix, n°5.

— J'irai te voir.

— Quand tu voudras.

Nicole s'éloigna, en s'appelant tout haut dupe et imbécile. Vinache, qui de son côté craignait un fâcheux retour, se hâta de quitter la place. Un quart d'heure après il rentrait chez Étienne Bulot, où il espérait que quelque locataire charitable l'inviterait à souper. Mais un grave événement, survenu dans la journée, avait dérangé les habitudes de la maison.

Une affaire.

Les locataires de Bulot, en attendant le souper, se rassemblaient ordinairement autour du poêle dans une salle au rez-de-chaussée, causaient, jouaient aux dés, et souvent, grâce à l'intimité qu'établissaient le jeu et la conversation, Vinache était admis à prendre, sans payer, sa part du repas commun. Quelquefois même il soutenait des paris singuliers qu'il gagnait toujours. En bien moins de temps qu'il n'en aurait

fallu à un autre pour compter le nombre des cartes qu'on étalait devant lui sur la table, il comptait, sans jamais se tromper, les points qu'elles formaient. Il calculait ainsi des nombres prodigieux, des milliers aussi bien que des centaines, et jamais il ne faisait erreur de la plus légère fraction. Cette merveilleuse aptitude l'avait mis en grande considération auprès des locataires, dont quelques-uns le soupçonnaient d'être un peu sorcier, et qui pour le plaisir de le voir opérer ses miracles, consentaient volontiers à augmenter leur dépense d'un morceau de pain, d'un mauvais potage et d'un plat de viande ou de légumes, apprêtés par Bulot, le plus abominable gargotier de son temps.

La vie était assez joyeuse dans cette maison. Le souper était servi et présidé par Marthe Bulot, que la mort de sa mère avait mise depuis quelques années à la tête de l'établissement, et qui était chargée spécialement de veiller à la propreté des couverts et des assiettes. Des hôtes plus délicats auraient pu lui reprocher une grande négligence dans l'exercice de ses fonctions, comme aussi d'arriver à table avec des toilettes chiffonnées, des cheveux mal peignés et dont quelques-uns s'égaraient parfois dans les plats et les soupières. Mais Marthe avait vingt-deux ans, elle était bonne fille, rieuse, avenante à tous. Sous ses cornettes de travers, sous ses mouchoirs en désordre, elle avait plus que la beauté du diable, elle avait une véritable

beauté, vive, piquante; une santé et une fraîcheur à faire paraître fripées sous leur fard les marquises et les duchesses de la cour du grand roi. Sa personne obtenait facilement grâce pour les irrégularités de sa toilette et pour son insuffisante propreté comme femme de ménage. Marthe entendait parfaitement la plaisanterie, et la plaisanterie n'était pas délicate dans le taudis de la rue Quincampoix. Chacun des locataires, à l'exception de Vinache, trop pauvre pour qu'une femme fît attention à lui, avait pu se croire à son tour le préféré. Mais, en définitive, aucun n'aurait eu le droit de se vanter de l'être. Marthe distribuait à tous des sourires et des poignées de mains, et entretenait la bonne intelligence entre ses adorateurs avec une coquetterie savante et une diplomatie féminine dont elle était redevable à la nature beaucoup plus qu'à l'éducation.

Ce soir-là le poêle était éteint, une seule lampe brûlait dans un coin de la salle; mademoiselle Marthe elle-même était absente, et le père Bulot, assis dans sa cuisine, près de ses fourneaux sans feu, frappait du pied, se rongeait les poings, et de temps à autre s'écriait :

— Ah! la misérable !

— Après qui donc en avez-vous, père Bulot? demanda Vinache en s'approchant de lui. Quel malheur vous est-il arrivé?

—Quel malheur! Ce que j'ai! dit l'hôtelier en se levant

d'un air furieux; ce que j'ai, mon garçon? va le demander à ceux qui étaient ici il y a une heure et qui m'ont vu rouer de coups la malheureuse qui me déshonore. Une fille que j'avais si bien élevée, que j'aimais tant! Je ne mettais pas un lapin à la broche, je ne tournais pas une fricassée sans penser à elle, sans me dire que je travaillais pour son établissement. Je lui avais déjà amassé une dot de deux mille six cents livres, et la voilà qui écoute les belles paroles d'un séducteur! Ah! j'en mourrai de chagrin! J'ai renvoyé tout le monde ce soir, et demain je fermerai boutique.

— Diable! dit l'Italien, c'est grave.

— Je te dis, mon garçon, que j'en mourrai de chagrin.

— Il y a peut-être un autre parti à prendre.

— Et lequel?

— Je vous le dirais bien, si j'avais mangé, parce que la tête a besoin du bras pour exécuter; et quand l'estomac est vide... vous comprenez, père Bulot... Mais bah! quand on a faim, on n'est pas difficile, et ce morceau de pain me suffira, avec votre permission.

Sans attendre, il saisit un morceau de pain sur le fourneau et le dévora.

— Voyez-vous, père Bulot, le bonheur vient souvent quand on ne l'attend pas. Il y a quelques minutes, je croyais me coucher sans souper, et me voilà

rassasié. Vous croyez votre malheur sans remède, et il y a peut-être moyen de tout réparer. Quel est le séducteur? Dites-moi son nom, et demain, moi qui suis jeune et vigoureux, je vous promets de lui parler de manière à le faire repentir. C'est quelqu'un de vos locataires, n'est-ce pas?

— Eh! non, voilà ce qui redouble ma colère, c'est que je ne peux pas me venger sur lui. J'ai pris le drôle au collet quand je l'ai découvert chez moi : un freluquet, un vrai damoiseau que j'allais casser entre mes doigts; mais il s'est nommé : c'est un noble, c'est le comte de Chauny, qui me fait l'honneur de s'encanailler en se faisant aimer de ma fille, et que j'ai été obligé de lâcher, trop heureux si demain il ne me fait pas mettre à la Bastille! Il s'est retiré en ricanant, en me laissant son nom et son adresse, en me disant que si je faisais de mauvaises affaires dans ma gargote, il me recommanderait à son maître d'hôtel. J'étais furieux, et j'ai pris ma revanche sur Marthe; elle a reçu les coups que je n'ai pu donner à son séducteur, mais je n'en reste pas moins déshonoré. Qui voudra d'elle maintenant?

— C'est vrai. La voilà plus difficile à marier maintenant que si elle était vieille et laide. Mais la nuit porte conseil, père Bulot, ne vous abandonnez pas au désespoir : on peut peut-être arranger cette affaire-là. Où dites-vous que demeure ce comte de Chauny?

— Rue Saint-Honoré.

— J'irai le trouver demain matin.

— Toi?

—Moi; et j'espère que je vous rapporterai une bonne réponse.

L'hôtelier le regarda d'un air stupéfait, et sa surprise augmenta encore quand Vinache ajouta :

— Quelle est la dot de votre fille? N'est-ce pas deux mille six cents livres?

— Est-ce que tu penses à me le donner pour gendre?

— Vous verrez, père Bulot, vous verrez. Seulement vous me laisserez libre de dire au comte ce que je voudrai, et vous ne me démentirez pas. Dormez tranquille cette nuit. Ce qui est arrivé est peut-être heureux pour tout le monde, pour vous, pour moi et pour votre fille.

— Mais enfin, que prétends-tu faire?

— Vous le saurez demain. Jusque-là, promettez-moi de ne pas battre mademoiselle Marthe : à tout péché miséricorde, surtout quand il y a une réparation au bout de la faute.

Il prit la clé de sa chambre, sans laisser à Bulot le temps de l'interroger davantage. En bon Italien, il se jeta à genoux dès qu'il eut refermé sa porte, et avec force démonstrations, signes de croix et baisers donnés à ses trois louis, il adressa une fervente prière et des

actions de grâces à une image de la madone. Il se coucha ensuite, et le sommeil qu'il goûta cette nuit-là fut plein de rêves dorés.

Le lendemain, vers les onze heures, il se rendit rue Saint-Honoré, chez le comte de Chauny, et demanda à être introduit, non pas directement auprès de lui, mais auprès de son valet de chambre; il insista si fort et si bien auprès du valet, il reçut avec tant d'humilité et de souplesse ses rebuffades, que celui-ci consentit à prévenir son maître qu'un homme désirait lui parler de la part de mademoiselle Marthe. On l'introduisit dans le cabinet de toilette du jeune comte, dont le premier mouvement avait été de refuser, mais qui avait ensuite cédé à l'envie de connaître le style de mademoiselle Bulot, car il était convaincu qu'il s'agissait de quelque message de sa maîtresse éplorée. C'était une occasion de se divertir qu'il ne voulait pas perdre. M. de Chaunay, en robe de chambre et en pantoufles, renversé dans un grand fauteuil, dit en bâillant à Vinache :

— Tu as une lettre pour moi? Donne.

— Je n'ai rien à donner à monsieur le comte, répondit l'Italien; je viens au contraire lui demander.

— Quoi donc?

— Une réparation.

Le comte laissa tomber sur lui un regard plein de

surprise et de mépris, et sans répondre, il étendit la main vers une sonnette placée sur une table à côté de lui.

— Que monsieur le comte ne me fasse pas jeter à la porte par ses laquais avant de m'avoir entendu, dit Vinache en se prosternant humblement. La réparation que je viens lui demander est juste, mais il est maître de l'accorder ou de la refuser. Nous savons trop bien, nous autres gens du peuple, quelle distance nous sépare de la noblesse pour croire que nous pouvons exiger quelque chose; nous supplions, voilà tout.

— A la bonne heure, drôle! C'est Marthe qui t'envoie?

— Non, monsieur le comte; elle ignore la démarche que je fais.

— Alors c'est son rustre de père?

— Ce n'est pas lui.

— De quelle part viens-tu donc?

— De la mienne. Je suis l'amoureux de mademoiselle Marthe.

— Toi! dit le comte en éclatant de rire. Mais aussitôt l'idée d'un partage avec un tel rival réprima cet accès de gaieté; il fronça le sourcil, et reprenant son air méprisant :

— Tu en as menti! Marthe a trop bon goût et les sentiments trop bien placés pour avoir donné le moindre espoir à un manant de ton espèce.

— Aussi n'ai-je jamais eu d'espoir qu'aujourd'hui, monsieur le comte.

— Que dis-tu?

— Je dis que mademoiselle Marthe est bien jolie et que je l'aime sans avoir encore osé le lui déclarer.

— Qu'est-ce que cela me fait? C'est pour me parler de tes amours que tu es venu me trouver, moi qui ne te connais pas, qui ne t'ai jamais vu?

— C'est pour vous intéresser en faveur d'un brave garçon qui a eu hier toutes les peines du monde à empêcher le père Bulot, après votre départ, de tuer mademoiselle Marthe.

— Comment! il a frappé sa fille? mais c'est indigne!

— Dame! on ne peut pas l'empêcher d'être son père et d'avoir le droit d'être fâché. Ça le contrarie, ce brave homme. Au fond, c'est bien naturel. Si vous aviez entendu cette chère enfant, c'était à faire pitié, monsieur le comte. Il lui disait avec des gros mots que par respect je ne veux pas répéter : Ah! misérable! tu as encore l'effronterie de me soutenir que tu l'aimes, que tu l'aimeras toujours! Oui! disait-elle; oui, je l'aime!

— Pauvre petite! dit en croisant les jambes le comte, qui, tout grand seigneur qu'il était, se laissait prendre au piége tendu à sa vanité.

— Et lorsque je m'approchais de son père, lorsque

je voulais la lui arracher des mains, elle s'écriait : « Laissez! laissez! c'est pour lui que je souffre! » Ah! dame, monsieur le comte, ce n'est pas des gens comme nous autres qu'on aime ainsi.

Il s'arrêta, tournant et retournant entre ses doigts son chapeau brisé, et il poussa l'imitation de la douleur jusqu'à verser quelques larmes.

Monsieur de Chauny souriait et se dandinait d'un air fat et satisfait.

— Enfin, continua Vinache, j'ai pris mademoiselle Marthe dans mes bras : je l'ai portée dans sa chambre, dont j'ai fermé la porte à clé. Son père m'a dit de sortir de la maison; je ne peux pas y demeurer malgré lui, d'autant plus que, depuis six mois, je dois mon loyer. Je ne sais pas ce qui sera arrivé à mademoiselle Marthe...

Il se remit à pleurer.

— Décidément ce Bulot est un animal qu'il faut mettre à la raison, dit le comte. Je ne veux pas qu'il maltraite sa fille. Je le ferai envoyer aujourd'hui même à la Bastille.

—Monsieur le comte aurait peut-être un autre moyen d'arranger l'affaire. Certainement il a bien le droit de priver Bulot de sa liberté, mais après tout Bulot est le père de Marthe, et sa douleur est légitime. Il comprend bien au fond, quoiqu'il n'en convienne pas, l'honneur que vous lui avez fait, mais ce qui le désole, c'est qu'après cet es-

clandre, il ne pourra plus marier sa fille, et il ne faut pas qu'il compte que vous penserez longtemps à elle. Une fille comme Marthe ne peut pas attacher un grand seigneur comme vous. C'est là le mal, et puis cela se sait, on va la montrer au doigt. Est-ce que monsieur le comte ne croit pas qu'au lieu d'envoyer le père en prison, il ne ferait pas mieux de doter la fille?

— Plaît-il, drôle?

— Ça rendrait tout le monde heureux.

— Ah! tu es venu ici avec l'intention de me rançonner!

— A Dieu ne plaise! monsieur le comte, et ma demande ne doit pas vous effrayer. La dot d'une pauvre fille, qu'est-ce que c'est pour vous? La fille du peuple que vous avez séduite, que veut-elle pour son avenir, pour celui de ses enfants? Le prix d'un bijou donné à une grande dame, une poignée de cet or que vous avez là sur votre table, et que vous y avez jeté sans le compter, suffirait pour que Marthe trouvât un mari. Ça vous coûterait si peu de faire une bonne action!

— Tu appelles cela une bonne action? Mais ce serait aider à tromper un honnête homme.

— Si cet honnête homme savait d'avance que vous étiez son rival!

— C'est-à-dire que c'est toi.

— Dame! monsieur le comte, j'y ai autant de droit qu'un autre. Si Marthe n'a pas d'amour pour moi, elle aura peut-être de la reconnaissance.

— Mais tu conviens qu'elle m'aime.

— Que voulez-vous que j'y fasse? ça ne m'enpêche pas de l'aimer. Si je disais à monsieur le comte : Tirons l'épée! il me rirait au nez; si je lui proposais de se battre avec nos armes, à nous, à coups de poing, il me ferait rosser par ses valets. Il faut bien que j'avise un autre moyen.

— Tu te mêles de penser et de raisonner.

— Il faut bien faire quelque chose. Quand on n'a ni ouvrage ni pain, on réfléchit. La misère fait des voleurs ou des philosophes : j'ai choisi le dernier parti.

— J'ai envie de mettre ta philosophie à l'épreuve.

— Essayez, monsieur le comte.

— J'ai été cette nuit au jeu, et j'ai prouvé une fois de plus la vérité du proverbe : Malheureux en amour heureux au jeu. Je venais d'être maltraité par ce cuistre de Bulot, et j'ai gagné d'une façon insolente. J'aurais fait ma fortune si j'avais eu affaire à quelque fermier général. Il y a là, ajouta-t-il en étalant sur la table un monceau de pièces d'or, il y a là peut-être six mille livres.

— Il doit y avoir, dit Vinache, deux cent soixante-dix pièces d'or de vingt-quatre livres chacune, autrement six mille quatre cent quatre-vingts livres.

— Qui te l'a dit?

— Je viens de les compter.

— Tu n'as pas seulement eu le temps de les regarder!

— Je vois vite.

— Tu devrais faire fortune avec ce talent-là!

— Je n'ai pas la main aussi agile que le regard. Monsieur le comte disait qu'il a gagné cet argent au jeu?

— Oui, et comme il ne m'a coûté aucune peine à avoir, je serai peut-être disposé à en donner une partie. Écoute, je vais te faire gagner cet argent.

Il mêla de nouveau les pièces d'or, les étala sur la table en les cachant avec un de ses bras, puis il les sépara en deux moitiés.

— Tu vas choisir, lui dit-il, celle de ces deux parts que tu estimeras la plus forte. Si tu te trompes, Marthe n'aura pas de dot. C'est à une condition du reste : tu parleras aussi promptement que tout à l'heure.

— Plus promptement encore, monsieur le comte, puisque vous le permettez. Le respect m'avait fait hésiter.

— Quelle part prends-tu? demanda M. de Chauny en levant le bras.

— Celle de droite; il y a une pièce de plus : cent trente-six contre cent trente-cinq. Comptez.

— C'est, pardieu, vrai! s'écria M. de Chauny après avoir compté avec attention. Cette somme t'appartient, ou du moins elle t'appartiendra quand je saurai qui tu

es, comment tu t'appelles et si ce butor de Bulot te prend pour gendre.

— C'est juste, répondit Vinache. A quelle heure voulez-vous, monsieur le comte, que Bulot vienne vous faire ses excuses et recevoir ces trois mille deux cent soixante quatre livres?

— Demain, à la même heure.

Vinache s'inclina et s'apprêta à sortir.

— Ah! à propos, dit le comte au moment où l'Italien se retirait, j'irai te voir, et tu m'apprendras à compter aussi lestement que tu le fais. Cela peut être utile au jeu.

— Je n'ai rien à refuser à notre bienfaiteur; et si notre fortune change un jour, si, quand je serai riche, vous devenez pauvre, souvenez-vous, monsieur le comte, d'Étienne Vinache. Sa bourse sera la vôtre.

— Bien obligé, dit de Chauny en riant de l'offre et surtout de l'accent de conviction et de l'aplomb avec lesquels elle était faite. J'espère que nous n'en viendrons pas là.

Vinache sortit de chez le comte comme un homme ivre. La vue de cet or qui allait lui appartenir avait allumé et fait bouillonner son sang. Il avait comme des vertiges, et parfois il se surprenait à douter du succès inespéré de sa démarche. Mais ce trouble s'apaisa bientôt; il était redevenu maître de lui quand il rentra chez Bulot. Il arriva à temps pour empêcher

l'irascible gargotier, qui n'avait pas trouvé sa fille précisément dans les dispositions d'une Madeleine repentante, de renouveler ses corrections paternelles. Les locataires, qui avaient tous été dupes des fausses préférences de la demoiselle, n'étaient pas disposés à prendre sa défense et faisaient chorus avec Bulot, qui recommençait son éternel refrain : Qui voudra de toi maintenant, malheureuse?

— Père Bulot, dit Vinache en entrant, j'ai à vous parler. Remontez dans votre chambre, mademoiselle Marthe, et ne craignez rien.

La jeune fille ne se fit pas prier : elle disparut, et l'Italien, emmenant moitié de gré, moitié de force, le gargotier, laissa les locataires commenter à leur aise dans la salle basse cet événement, qui occupait déjà tout le quartier.

Quand ils furent seuls, Vinache, croisant les bras et le regardant fixement :

— Eh bien! mon brave Bulot, vous rappelez-vous ce que je vous ai dit hier au soir?

— Tu m'as dit que tu irais ce matin chez ce freluquet.

— Je le quitte; et à votre tour vous irez demain matin chez lui.

— Et pourquoi faire? Pour lui demander pardon de n'avoir pas osé l'étrangler hier?

— Pour lui dire que vous m'acceptez pour votre

gendre, et pour recevoir de ses mains la dot que j'ai obtenue pour votre fille, trois mille deux cent soixante-quatre livres.

— Mais, mon brave garçon, interrompit Bulot, je ne peux pas accepter; c'est trop beau de ta part; elle en aime un autre, la malheureuse!

— Que cela ne vous inquiète pas, c'est mon affaire encore plus que la vôtre. Arrangez-vous seulement de façon qu'elle n'aille pas me refuser.

— Te refuser! ah bien! je voudrais voir ça! Mais qui t'a donné une pareille idée?

— Tenez, père Bulot, il faut parler franchement : je pourrais vous dire que j'agis uniquement par reconnaissance, parce que vous m'avez logé et nourri gratis, et parce que je ne suis pas ingrat. Il y a bien un peu de cela, mais la vérité vraie, et elle ne peut pas vous blesser dans la situation où vous êtes, est que je fais une affaire. Je ne vous promets pas de devenir amoureux de votre fille; je suis même certain de ne jamais l'aimer; mais je ne lui ferai aucun reproche, je ne la maltraiterai pas, elle sera heureuse et tranquille avec moi. Trois mille deux cent soixante quatre livres et deux mille six cents que vous lui donnez, cela fait cinq mille cent soixante-quatre. Avec ça on peut commencer un établissement. J'ai différentes choses en vue dont je vous parlerai plus tard; mais avant tout, je vous préviens que je ne veux pas de la

gargote. Ce n'est pas fierté, mais vous comprenez qu'il faut que ma femme et moi nous changions de quartier, peut-être même que nous quittions Paris pendant quelque temps. D'ailleurs, le freluquet, comme vous l'appelez, veut placer son argent à intérêt; il a l'intention de me faire des visites dont je me soucie fort peu. Quand je reviendrai, je serai riche, et je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. Soyez sans inquiétude pour votre vieillesse, vous irez plus souvent en carrosse qu'à pied : c'est moi qui vous le promets. Voyons, ça vous convient-il? demain la dot, après-demain la noce, est-ce dit?

— C'est dit, pardieu! plutôt vingt fois qu'une.

— Allez préparer à cette nouvelle mademoiselle Marthe, et, pour éviter les plaisanteries, ne disons rien aux locataires. Sans adieu, à ce soir; j'ai des courses à faire, toutefois après que j'aurai bu et mangé. Faites-moi monter à dîner dans ma chambre; je puis maintenant me permettre de faire un peu de dépense dans la maison, n'est-ce pas?

Quelques minutes suffirent à Vinache pour se restaurer et reprendre des forces. Son repas fini, il descendit et s'éloigna précipitamment, sans parler à personne. Quoiqu'il n'eût pas changé de costume, et pour cause, il n'était plus le même homme. Une vie nouvelle semblait l'animer. Quiconque l'eût vu en ce moment eût été frappé de son air d'as-

surance, du feu qui brillait dans ses regards.

On eût dit d'un vaillant capitaine qui venait de remporter une victoire éclatante, et que le triomphe rendait orgueilleux et superbe; c'est qu'enfin il secouait comme un fardeau désormais léger la destinée qui l'avait jusqu'à ce jour écrasé impitoyablement; c'est qu'il allait lutter à armes égales, qu'il posait le pied sur le premier degré de l'échelle qu'il avait si souvent gravie dans ses rêves ardents!

Au bout d'une heure de marche, il s'arrêta dans une ruelle obscure du faubourg Saint-Marcel. Il entra dans une espèce de maison garnie cent fois plus sale et plus sombre que celle du père Bulot. Il monta par un escalier en bois dont les marches étaient à moitié pourries et tremblaient sous les pieds au troisième et dernier étage, et il frappa du revers de la main trois fois deux coups à intervalles égaux.

A ce signal, une voix qu'on aurait pu prendre pour un grognement répondit :

— Entrez.

Sur un tas de peaux de lapins et un amas de paille hachée d'où s'élançaient des gerbes d'insectes, gisaient deux ignobles créatures à face humaine, deux hommes dégoûtants de saleté et de misère, aux regards sinistres et bas. L'un d'eux dormait du sommeil de l'ivresse; l'autre avait à peu près l'usage de sa raison. Il se leva en reconnaissant Vinache.

— Est ce qu'il y a enfin du nouveau?

— Oui. Dans quelques jours vous aurez de l'argent pour vous habiller proprement. Et l'artiste?

— Il demeure toujours à la montagne Sainte-Geneviève, à moins que depuis la semaine dernière les rats ne l'aient mangé dans son grenier.

— Tu le préviendras, Duboile, ainsi que Martino Polli, quand il aura cuvé son vin. Mais dès aujourd'hui plus de débauche.

— Non, maître.

— L'ivrogne laisse échapper ses secrets comme une bouteille cassée laisse échapper la liqueur. Tiens, voilà dans ce mouchoir du pain et de la viande. Il n'y a plus que quelques jours à attendre.

— Où se reverra-t-on?

— Vendredi soir à onze heures, sur le pont Neuf. Je te donnerai l'argent nécessaire. Adieu.

La soirée se passa chez Bulot sans incident digne d'être rapporté. Le lendemain, le comte de Chauny donna au gargotier la somme qu'il avait promise. La semaine suivante, Vinache, après quelques conférences mystérieuses avec Duboile, Martino Polli, et celui qu'il appelait l'artiste, et après avoir annoncé son mariage aux habitués de la gargote, quitta Paris.

Pendant trois ans, il y revint secrètement de temps à autre, et chaque fois, la nuit, il rôdait autour de la demeure de la belle marquise, toujours veuve, et tou-

jours assez mal dans ses affaires, malgré les présents que lui faisait parvenir une main inconnue.

Changement de fortune.

Vers le milieu de l'année 1702, Vinache, qu'aucun de ceux qui l'avaient vu autrefois chez le père Bulot, mort depuis peu de temps, n'aurait facilement reconnu, fit son entrée à Paris avec sa femme, dans une élégante voiture attelée de deux chevaux, derrière laquelle étaient un laquais et une femme de chambre. Il s'installa dans un magnifique appartement rue Bourg-l'Abbé.

Au bout de quelques mois de séjour à Paris, Vinache était devenu un charlatan à la mode. Fièvres de toute nature, goutte, rhumatismes, maux de tête, gravelle, affections de poitrine ou d'estomac, maigreur, embonpoint, en un mot toute infirmité pouvant affliger notre pauvre espèce, il la guérissait avec un remède infaillible que lui avaient révélé ses profondes connaissances en chimie. Il débitait ses drogues sous forme de poudre de toute couleur, en pâtes sucrées ou acidulées, au choix des malades, ou les vendait en fioles, toujours au poids de l'or, et son bénéfice était immense comme celui de tous les inventeurs de panacées. Ses prétendues compositions chimiques, qui lui avaient

coûté, disait-il, de longues années de veilles et de travaux, et pour lesquelles il avait dérobé à la nature ses secrets les plus intimes, étaient tout simplement des substances fort innocentes, délayées dans de l'eau et colorées différemment par quelques gouttes d'essences. Sa clientèle augmentait de jour en jour en raison des cures merveilleuses qu'il ne faisait pas. Des équipages stationnaient à sa porte; la cour et la ville affluaient chez lui.

Sa demeure ressemblait à la boutique d'un apothicaire, au laboratoire d'un alchimiste, les murailles disparaissaient sous des rangées de fioles, de bouteilles, de boîtes, de pots d'onguents; mais la pièce la plus curieuse était son cabinet de travail, où il ne recevait que quelques clients privilégiés, et de temps à autre les deux hommes du faubourg Saint-Marcel, Duboile et Martino Polli, et cet autre personnage qui n'était désigné entre eux que sous le nom de l'artiste. Dans ce cabinet dont on n'ouvrait jamais les fenêtres pour renouveler l'air, qu'à la tombée de la nuit, où des tapis épais, de doubles tentures, absorbaient tous les bruits, et que de larges et longs rideaux protégeaient contre tout regard indiscret du dehors, étaient des cornues, des soufflets, des fourneaux, des morceaux de plomb et de cuivre, des instruments d'une forme étrange et d'un usage inconnu; il y avait sur les tables, sur les siéges, des traités de médecine, des li-

vres de chimie, des grimoires de sorciers, bien inutiles assurément à leur propriétaire, puisqu'il ne savait pas lire, mais qui à défaut de la science véritable, lui en donnaient les apparences. On y voyait entre autres vénérables bouquins, le *Théâtre universel de la nature,* et la *Démonomanie* de Bodin; l'*Histoire des Spectres, Visions et Apparitions des esprits, anges* et *démons,* de Pierre Leloyer; le *Dictionnaire d'alchimie* de Martin Ruland; et ouvert à la première page, sur un énorme pupitre d'acajou massif, *l'Hydre morbifique, terrassée par l'Hercule chimique,* ouvrage de l'illustre David de Planis Campy, dit l'Édelphe, chirurgien du roi Louis XIII.

Ce qui achevait de donner à ce cabinet l'aspect de la demeure d'un sorcier, était une grande toile encadrée qui s'étendait tout autour de la pièce, et sur laquelle étaient représentés une multitude d'objets, n'ayant aucun rapport entre eux, et appartenant à tous les degrés de la création ou de l'industrie humaine, sans que la même image y fût tracée plus d'une fois : un singe, une cuvette, une perruche, un oignon, un marteau, etc., et il y avait des reproductions semblables par centaines, dont la réunion incohérente formait un ensemble bizarre et fantastique qui éblouissait, troublait la vue et composait le plus étrange grimoire que jamais alchimiste ou magicien eût consulté.

C'était le livre où Vinache lisait, livre composé par lui et écrit sous sa dictée.

Sa mémoire était prodigieuse, mais le nombre de ses affaires, de ses opérations, et il en faisait de plus d'une sorte, augmentant sans cesse, il avait senti la nécessité de suppléer à son manque d'instruction. Son ignorance grossière était pour lui au fond du cœur un sujet d'orgueil, et à ses yeux, la preuve de la supériorité de son génie; il la respectait comme une chose sacrée, et il avait trouvé plus digne de lui de se créer un langage à son usage que d'apprendre le langage des autres hommes. Il s'était donc fait une espèce de mnémonique intelligible pour lui seul. Chacune de ces figures correspondait à un fait, répondait à une personne dont elle lui rendait le souvenir.

Tout était mystère dans la conduite de Vinache : un jour, sans motif connu, ce cabinet changea de physionomie ; les cornues, les fourneaux, tous les instruments de chimie, et ce singulier grimoire, furent enlevés et transportés secrètement à Conbron, village distant de Paris de cinq lieues, où il avait acheté, au prix de huit mille livres, une ferme et une maison. A partir de ce moment, Duboile, Martino Polli et l'artiste ne parurent plus rue Bourg-l'Abbé. De temps à autre, Vinache s'absentait pendant vingt-quatre ou trente-six heures, et allait les retrouver à Conbron. C'était là qu'il recevait aussi certains personnages avec lesquels il était en rapport depuis son retour à Paris : deux banquiers hollandais, Vanderhultz père et fils, ayant maison à

Rouen et à Paris; un Allemand nommé Georges-Conrad Schultz; Salomon Jacob, juif de Metz; Dupin et Marconel, deux orfévres, et une dame de la Roche Billard, qui, malgré la particule précédant son double nom, exerçait le métier peu relevé de revendeuse à la toilette. Ces différents individus venaient toujours séparément à Conbron. Chaque fois qu'ils s'y rendaient, ils apportaient à Vinache des paquets soigneusement cachetés, et qui, malgré leur peu de volume, avaient sans doute une grande valeur, car en échange Vinache leur remettait d'assez fortes sommes en or; et, chose singulière, mais que ne paraissaient pas remarquer ceux qui les recevaient, il payait toujours en louis neufs. Après leur départ, Vinache défaisait les paquets, en distribuait le contenu à Duboile, à Martino Polli et à l'artiste, travaillait avec eux et revenait à Paris débiter ses poudres, ses pâtes et ses onguents.

Il avait tenu la promesse faite par lui au père Bulot. Sa femme était heureuse, si le bonheur pour une femme consiste à n'être ni injuriée ni battue par son mari. Madame Vinache avait accepté, sans se plaindre, l'indifférence de son époux. Elle s'était résignée à sa position, ce qui du reste n'avait pas exigé de sa part un grand fond de philosophie. Vinache gagnait tant d'argent, qu'il ne lui refusait rien. Elle avait équipage, laquais à son service, femme de chambre, des bijoux et des diamants comme une altesse, tout ce qui à défaut du

cœur occupe l'esprit des femmes, surtout de celles qui, comme Marthe Bulot, sont élevées dans la perspective de trôner derrière le comptoir d'une obscure boutique. Comme elle ne joue aucun rôle dans cette histoire, nous la laisserons au milieu de ses chiffons, de ses dentelles, de ses pierreries, et nous prierons le lecteur de nous suivre chez la belle marquise de Versac.

La marquise était nonchalamment étendue sur une bergère, dans son boudoir. D'une main elle jouait avec un éventail, de l'autre avec les oreilles d'une levrette dont la tête était posée sur ses genoux, et elle écoutait en souriant un jeune homme placé en face d'elle, renversé sur le dossier d'un fauteuil, les jambes croisées, et dont l'attitude sans façon eût suffi pour indiquer à un observateur l'intimité qui existait entre ces deux personnages.

— Vraiment, ma belle Gabrielle, vous ignorez qui vous a envoyé ce riche collier? L'auteur de ce cadeau, et ce n'est pas le seul que vous avez reçu, s'obstine à garder l'incognito?

— Oui, répondit-elle; il m'est même impossible de faire une supposition vraisemblable, à moins pourtant que ce ne soit vous, cher comte, qui, par excès de délicatesse, vous cachiez ainsi. Mais franchement je ne vous crois pas assez galant.

— Vous voulez dire pas assez riche. Le lansquenet et le trictrac ont mis bon ordre à ma générosité naturelle.

— J'en sais quelque chose, pensa la marquise.

— Savez-vous que cet amant mystérieux m'inquiète? Je suis tenté de devenir jaloux de ce Crésus anonyme pour lequel vous serez obligée, le jour où il se fera connaître, d'avoir au moins un sentiment de reconnaissance. J'en parlerai à d'Argenson, et je le prierai d'ordonner à ses limiers de flairer cet être sans nom. Oui, parole d'honneur, cela me tourmente.

— Je suis bien sûre du contraire, dit la marquise;il faudrait pour me faire croire à votre jalousie prendre une physionomie de circonstance, et la vôtre en ce moment est presque joyeuse. S'il est vrai que les yeux et le visage sont le miroir de l'esprit, ce ne sont pas des idées tristes qui vous préoccupent, et tenez, à l'instant où vous vous plaignez vous étouffez une envie de rire. D'où vous vient cette gaieté?

— D'une singulière pensée qui me traverse la tête.

— Dites-la-moi.

— Si cet adorateur inconnu était un pauvre diable que j'ai eu occasion de voir il y a quelques années, pardieu! la chose serait plaisante!

— Il n'est pas honnête de parler par énigmes. Quel rapport peut-il exister entre ce pauvre diable et un individu qui doit être immensément riche?

— Eh mon Dieu! le hasard fait de ces tours-là. Quelquefois une chosse arrive parce qu'elle ne devait pas arriver. Il y a des individus qui naissent

dans la même condition, qui vivent soixante ans dans la même rue, dans deux maisons, qui se touchent ou se regardent, et qui meurent sans s'être parlé, quoiqu'ils se soient coudoyés tous les jours, qu'ils aient marché côte à côte. Il y en a au contraire qui viennent au monde, les uns au bas, les autres au sommet de la société, séparés par l'éducation, par la fortune, et qui sont destinés à se rencontrer sans cesse.

— Vous devenez bien ennuyeux, cher comte; terminez vos réflexions philosophiques, je vous en prie, dit la marquise en bâillant, ou je dormirai quand votre histoire deviendra intéressante. Arrivez au fait; je veux être seule à deux heures, et il est une heure un quart.

— Vous voulez être seule?

— Oui.

— Pourquoi?

— Je vous le dirai peut-être; continuez.

— Il y a quatre ans à peu près, je ne vous avais pas encore vue, Gabrielle. Je m'ennuyais, malgré le lansquenet et le trictrac, comme doit s'ennuyer un homme de condition quand il ne fait pas la guerre ou l'amour. Je rencontrai un jour, dans le quartier Saint-Martin, une jeune fille qui me parut charmante, et qui l'était en effet. Il me vint à l'idée de la faire suivre par mon laquais et de savoir où elle demeurait; le soir même je savais tout ce que je voulais savoir. Le lendemain, comme je m'ennuyais autant et peut-être un peu plus

que la veille, je pensai à faire la cour à cette enfant pour m'occuper et me distraire. La tête tourna vite à la belle de se voir adorée par un homme de qualité. Bref, le père me surprit, et n'eût été la crainte de la Bastille, sans laquelle nous ne tiendrions pas ces manants en respect, il m'aurait fait passer un mauvais quart d'heure. Je ne serais sorti de ses mains que tout écloppé. Le lendemain arriva chez moi l'amoureux de Marthe Bulot, un homme grossier, une espèce de rustre, mais d'une physionomie intelligente, fin et rusé comme un Bas-Normand. Cet animal parla si bien qu'il m'intéressa en sa faveur, et que je me laissai aller à donner, en manière de réparation, quelques mille livres pour la dot de Marthe. Je devais la revoir, mais elle changea de quartier, et depuis je ne l'ai pas aperçue. Vous ne me faites pas l'injure du supposer, je l'espère, Gabrielle, que je la regrette.

— Il est une heure vingt-cinq minutes, Henri, dit la marquise; la préface de votre roman est bien longue.

— Cet homme, reprit le comte, s'appelait Étienne Vinache. Or, il y a maintenant à Paris un homme du même nom, qui fait fortune à débiter des poudres et des drogues. Vous en avez peut-être entendu parler?

— Jamais.

— Eh bien! ce Vinache d'aujourd'hui est le Vinache amoureux de Marthe Bulot. Je l'ai rencontré sans

qu'il m'ait vu rue Bourg-l'Abbé, où il demeure. On dit qu'il fait des dépenses folles. Est-ce qu'il ne serait pas singulier que cette fois encore...

— Vous n'avez pas le sens commun, interrompit la marquise, et vous avez pris le premier prétexte venu pour me raconter vos bonnes fortunes passées, peut-être dans l'intention de piquer mon amour-propre et de me rendre jalouse de mademoiselle Marthe Bulot. Si c'est là votre calcul, vous avez fort mal réussi. Parce qu'un homme dont vous avez séduit autrefois la fiancée a fait fortune, il ne s'en suit pas nécessairement qu'il est devenu amoureux de moi.

— J'en conviens; mais cela pourtant pourrait être, et je suis tenté de croire que cela est.

— Parce que vous vous complaisez dans l'idée d'éconduire deux fois le même rival. C'est de la fatuité de votre part.

— Non, c'est un pressentiment.

— Bien trompeur, et je vais vous en donner la preuve. Je connais, de nom du moins, l'homme aux bijoux.

—Vous le connaissez. Gabrielle?

—Et dans un quart d'heure, Henri, je vais le recevoir.

— Vous parlez à votre tour par énigmes. Vous allez le recevoir.

— Oui, il m'a demandé une entrevue que je lui ai accordée.

— Vous lui avez donc parlé?

— Non, il m'a écrit.

— Quand?

— Il y a deux jours.

— Et vous ne me l'avez pas dit?

— Je vous le dis maintenant, et sans y être forcée, cela revient au même.

— Voyons, ma chère Gabrielle, expliquez-vous, je vous en conjure. Est-ce une plaisanterie ou une chose sérieuse?

— C'est une chose sérieuse; il va venir.

— Et il s'appelle?

—Lisez cette lettre, vous le saurez.

Le comte de Chauny lut à haute voix un billet ainsi conçu :

« Si madame la marquise de Versac consent à rece-
» voir chez elle, samedi à deux heures, le mar-
» quis de Villanova, qu'elle veuille bien porter de-
» main à la représentation de l'Opéra le collier de dia-
» mants qu'elle a daigné accepter il y a quelques jours.»

— Ah! dit le comte, c'est un marquis. Je vous remercie, Gabrielle, de me m'avoir rien caché. Puis il ajouta tout bas : Voilà une confidence qui probablement ne m'a été faite que pour me préparer à recevoir mon congé.

L'intention de la marquise n'était pas encore de rompre avec Chauny. Leur liaison avait été contractée

sans amour véritable, mais elle durait comme tant d'autres du même genre, par l'habitude qu'ils avaient prise l'un de l'autre. Tous deux avaient quelquefois accueilli la pensée de se quitter, quand ils ressentaient de la gêne au milieu de leur luxe factice. Dans ces moments-là, le comte de Chauny songeait à la possibilité de refaire sa fortune par un mariage avec quelque riche héritière. L'espoir de la marquise était de même nature. Sans être précisément décidée en faveur du marquis de Villanova, elle n'était pas fâchée de connaître un homme si généreux, et jusque-là si discret. Telle était la situation respective de ces deux personnages pour lesquels l'oisiveté et les jouissances de la fortune qu'ils ne possédaient plus étaient un besoin impérieux.

Le comte reprit après un instant de silence :

— Le marquis de Villanova? je n'en ai jamais entendu parler.

— Ni moi jusqu'à ce billet. Mais je ne puis douter de son existence.

— Il en donne de fort bons signes, si toutefois ce marquis est l'homme aux cadeaux.

— Je n'avais pas encore mis ce collier. Comment aurait-il appris que je l'avais reçu?

— C'est juste. Vous ne m'avez jamais expliqué de quelle manière ces bijoux vous parvenaient.

— On les dépose dans des boîtes cachetées chez le suisse de l'hôtel. Voilà tout ce que je sais.

— Et vos gens ne sont pas mieux instruits?

— J'ai dit à Rose, ma femme de chambre, de prendre des renseignements auprès du suisse et des autres domestiques; de mettre en observation Nicole, ce laquais qui a quitté dernièrement le service du chevalier de Sauves pour le mien. Il paraît qu'ils n'ont rien su, puisqu'ils ne m'ont rien appris.

A ce moment ils entendirent un équipage qui entrait avec grand fracas dans la cour de l'hôtel. La pendule sonnait deux heures.

—C'est un homme à la minute, dit le comte. Qu'allez vous faire de moi, Gabrielle?

— Je vais vous prier de vous retirer.

— J'aurais pourtant bien voulu assister à cette entrevue.

— Vous êtes donc jaloux?

— On le serait à moins, convenez en.

Ils furent interrompus par un bruit de voix, par des exclamations qui se firent dans les pièces qu'il fallait traverser pour arriver au boudoir.

— Qu'est-ce donc? s'écria le comte en prêtant l'oreille. Le marquis de Villanova se prend-il de querelle avec la valetaille?

Ce n'était pas une dispute, mais une reconnaissance inattendue qui occasionnait ce léger tumulte.

Un laquais en station dans l'antichambre avait annoncé à haute voix à son camarade qui se tenait dans

la pièce suivante, M. le marquis de Villanova. Celui-ci entra la tête haute, le regard assuré; mais il recula de deux pas en voyant le valet qui s'inclinait devant lui, et que de son côté la surprise faillit tomber à la renverse. Un double cri leur échappa en même temps.

— Nicole!

— Étienne!

— Tais-toi, dit l'Italien en tirant de sa poche une poignée d'or qu'il mit dans la main de son ancien camarade. Je t'avais promis de t'enrichir, et je commence; mais tais-toi. Nous nous reverrons; ta fortune dépend de ta discrétion.

Nicole le regardait tout ébahi.

— Allons, drôle, dit le marquis en se redressant, annonce-moi à ta maîtresse.

Pendant ce temps le comte de Chauny avait entrebâillé la porte du boudoir. La porte de la pièce précédente s'ouvrant en face de celle du boudoir, il avait aperçu le marquis au moment où il reprenait ses airs de grand seigneur et donnait à Nicole l'ordre de l'introduire.

— C'est lui! dit-il à Gabrielle .

— Qui lui?

— Eh! parbleu! mon homme, Étienne Vinache.

— Ce n'est pas possible.

— Parole d'honneur, ma vue le déconcerterait. Je

me cache là, dans ce cabinet, prêt à en sortir. Ah! la bonne aventure!

Il disparut juste au moment où entra le marquis de Villanova.

IV. — Un projet.

Il y avait déjà longtemps que Vinache avait pris la résolution de se présenter chez madame de Versac, mais jusque-là il avait toujours reculé devant une entrevue qu'il redoutait presque autant qu'il la désirait. Cependant la présence à l'Opéra de la marquise, après le billet qu'il lui avait fait écrire, lui avait donné de l'espérance. Il pensait, non sans raison, qu'une femme qui recevait des cadeaux mystérieux et qui les portait en public, ne pouvait se montrer irritée, quand elle saurait à qui elle en était redevable. Ce n'était pas par un sot orgueil qu'il s'était affublé d'un marquisat. En toute circonstance, il eût été disposé au contraire à tirer vanité de sa roture; mais aux yeux de celle qu'il aimait, il fallait trouver une excuse à ses manières gauches et empruntées, et surtout aux fautes de langage qui pouvaient lui échapper et trahir son origine plébéienne. La qualité d'étranger le mettait à l'abri et le sauvait du danger de paraître ridicule. Il avait eu assez de tact pour éviter toute exagération dans sa

toilette. Sa mise ne se faisait pas remarquer par ces excentricités qui dénotent l'homme enrichi de la veille; elle n'était pas non plus d'une élégance raffinée qui aurait contrasté visiblement avec ses formes épaisses et lourdes. C'était un compromis assez habile entre la simplicité du bourgeois et la recherche du seigneur, et comme il avait pris l'habitude de parler à des gens d'une condition supérieure à la sienne, la mascarade ne paraissait pas trop.

Mais malgré la dose d'assurance dont il était doué, il tremblait au fond du cœur en montant l'escalier de l'hôtel. La rencontre de Nicole lui avait rendu quelque énergie, parce qu'elle l'avait mis à même de prendre une résolution subite, ce qui était d'accord avec sa nature audacieuse. Heureusement pour lui, la marquise était toute troublée par la résolution du comte de Chauny, elle ne savait si elle devait prendre un air de dignité offensée, ou s'amuser, en jouant volontairement le rôle de dupe, des prétentions de son adorateur. Vinache interpréta cette émotion à son avantage et après les premiers saluts exécutés avec assez d'aplomb, il lui dit :

— Me pardonnez-vous, madame la marquise, la liberté que j'ai prise de chercher à vous voir?

Madame de Versac avait eu besoin seulement de quelques secondes de réflexion pour s'arrêter à un parti définitif, celui d'user et même d'abuser de l'amour

qu'elle avait inspiré sans le savoir. Elle joua de l'éventail, et affectant un air embarrassé, elle répondit :

— Vous deviez le penser, monsieur le marquis, puisqu'il dépendait de moi de ne pas faire la réponse que vous demandiez.

— Ainsi, madame, je puis espérer que cette première entrevue ne sera pas la dernière. Comment pourrais-je me priver volontairement d'un plaisir que j'ai désiré si longtemps sans oser le solliciter.

— D'où vous est donc venue la hardiesse qui vous manquait?

—Je ne sais qui me l'a inspirée, madame. Je ne sais pourquoi je n'ai eu ce courage qu'avant-hier, au lieu de l'avoir il y a six mois, il y a des années, car il y a des années que je vous...

Il s'arrêta tout interdit en rencontrant le regard froid et presque sévère de la marquise.

Elle lui dit, après avoir joui quelque temps de son embarras et reconnu, avec le coup d'œil rapide et sûr d'une coquette, l'empire qu'elle exerçait sur lui :

— Ne croyez pas trop vite à ce que vous appelez votre bonheur. Vous ne me devez pas autant de remercîments que vous le pensez, monsieur, et ce tête-à-tête dont vous vous félicitez est peut-être un piége de ma part.

— Un piége, madame!

— Oui, j'ai ainsi l'occasion qui m'était offerte de

connaître enfin la personne qui depuis longtemps me donnait les témoignages d'une générosité si désintéressée; mais aujourd'hui que je la connais, que je la vois, cette personne croit-elle que je vais la remercier ou que je l'ai admise chez moi pour lui rappeler qu'il n'est pas d'usage, entre gens de condition, de donner ou d'accepter des cadeaux quand on ne se connaît pas?

Ce langage déconcerta Vinache. Il tremblait à l'idée de s'engager dans la conversation subtile où la marquise voulait l'attirer. Il eût mieux aimé cent fois de francs reproches, une violente indignation, qu'il eût cherché à appaiser par l'expression passionnée de son amour, que ces finesses dans lesquelles il se perdait et auxquelles il se sentait incapable de riposter. Sot comme un écolier pris en défaut, il ne trouvait pas un mot à répondre, et il était presque tenté de jeter bas son habit d'emprunt, de tomber aux pieds de la marquise et de lui dire : Je ne suis qu'un homme du peuple, sans nom, sans titre, sans famille, mais je vous aime, mais pour me rapprocher de vous j'ai fait plus que n'auraient fait vos égaux : j'ai lutté contre la misère, j'ai vaincu la destinée qui me condamnait à mourir de faim, je suis devenu riche.

Cependant il fallait parler, car la dame gardait un silence impitoyable. Il se hasarda à balbutier :

—Je vois que je vous ai offensée : est-ce que madame

la marquise a l'intention de me rendre ce que je lui ai offert?

Cette demande, qu'il ne faisait qu'en tremblant, produisit un effet singulier sur madame de Versac. Elle parut se troubler à son tour. En effet, à l'exception du collier, il lui eût été impossible de restituer les cadeaux qui avaient successivement servi à l'entretien de la maison, et à réparer les pertes de jeu du comte de Chauny. Elle se hâta de reprendre ses avantages.

—Monsieur le marquis, vous oubliez, en m'adressant une question, que vous devez d'abord une réponse à la demande que je vous ai faite tout à l'heure.

— Eh bien! madame, dit Vinache, j'espère encore que cette personne n'encourra pas votre disgrâce.

— Mais, monsieur, pardonner en pareil cas c'est encourager à continuer; accepter, c'est presque promettre de rendre. Qu'attendez-vous de moi?

— La permission de vous voir quelquefois.

— Cela dépend de vous.

—Que faut-il faire?

— Pratiquer un autre genre de discrétion : vous montrer, maintenant que je vous connais, aussi réservé que vous avez été généreux quand je ne vous connaissais pas.

Cela voulait dire d'une façon honnête : Je vous permets de vous ruiner pour moi. Vinache le comprit à merveille, ainsi que le comte de Chauny, qui, dans

sa cachette, ne perdait pas un mot de la conversation, et qui bénissait *in petto* le hasard qui lui fournissait ce dont il avait si grand besoin, un bailleur de fonds.

— Madame la marquise, dit l'Italien en se levant, la permission que vous m'accordez me comble de joie, quoique les conditions en soient bien dures. Lorsque je suis arrivé chez vous, il y avait en bas une personne qui désirait vous parler. On l'a fait attendre pour m'introduire, je ne veux pas vous empêcher plus longtemps de la recevoir, et je me retire.

— Quelle est cette personne?

— Je ne la connais pas.

La marquise agita une petite sonnette de vermeil, Rose entra dans le boudoir.

— Qui me demande? dit madame de Versac à sa femme de-chambre.

—C'est cette revendeuse à la toilette qui vient quelquefois ici : madame de la Roche-Billard; elle a, dit-elle, différents objets à montrer à madame.

— Faites-là monter. Restez, monsieur le marquis. Ces sortes de femmes ont souvent une conversation amusante, et puis si je fais des emplettes, je ne serais pas fâchée d'avoir votre avis ; vous êtes connaisseur.

Vinache s'inclina en forme de remercîment. Il s'attendait à cette invitation. Madame de la Roche-Billard

était dépêchée par lui, et leur rencontre à la même heure chez la marquise avait été concertée entre eux. Il avait pensé que la revendeuse, ses chiffons, ses dentelles et ses bijoux lui seraient d'un merveilleux secours dans la conversation, et lui donneraient occasion de déployer le genre d'esprit et de mérite que les coquettes apprécient le plus. Il avait mis la revendeuse dans la confidence de son marquisat improvisé, et il avait été convenu qu'ils ne se reconnaîtraient pas.

Vinache était au comble de la joie. Ses affaires d'amour lui semblaient prendre une tournure favorable. Une seule chose l'inquiétait : la présence dans l'hôtel de Nicole, dont une indiscrétion pouvait renverser ses projets. Mais, comme en toute occasion il savait se décider promptement, pendant qu'on introduisait madame de la Roche-Billard, il songeait au moyen de faire renvoyer son ancien camarade, et ce moyen il l'avait trouvé, quand la porte du boudoir s'ouvrit.

Rose le lui avait fourni sans le savoir, en demandant à sa maîtresse la permission de s'absenter pendant une heure, permission qui lui avait été accordée.

La revendeuse ouvrit ses cartons et commença à caqueter. C'était la langue la plus agile qu'on pût entendre. Elle mêlait à l'éloge de ses marchandises des anecdotes sur le tiers et le quart; elle racontait les chagrins domestiques de telle femme, les consolations

de telle autre. Qui l'eût entendue sans la voir, aurait cru qu'on récitait l'almanach de la cour et de la ville. Vinache put se convaincre immédiatement que les recommandations de la marquise n'étaient pas sérieuses. Il lui fit accepter plusieurs objets d'une grande valeur, et la revendeuse qui avait le mot, redoublait de babil et d'offres séduisantes. Madame de Versac qui commençait toujours par refuser, finissait toujours par se laisser faire violence. Chaque emplette était accompagnée de minauderies qui transportaient Vinache. La revendeuse, plus expérimentée, voyait clair dans tout ce manége, mais comme le plaisir du prétendu marquis était d'être trompé, elle y aidait de toute son éloquence.

Ses cartons s'étaient dégarnis successivement de ce qu'ils renfermaient de plus précieux, à l'exception d'une montre d'un grand prix. Vinache la présenta à la marquise. Elle fit mine d'abord de la refuser. Mais l'Italien eut bientôt vaincu ses scrupules. La montre fut placée avec les autres objets déjà achetés.

— Madame la marquise, demanda Vinache, m'accorde-t-elle la permission de donner des ordres chez elle?

Et sans attendre la réponse, il sonna. En l'absence de Rose, Nicole parut.

— Portez ces objets dans la chambre de votre maîtresse, lui dit Vinache.

L'ancien soldat de Royal-Roussillon ouvrait de grands yeux hébétés. La stupéfaction peinte sur sa physionomie fit sourire la marquise. Il regardait alternativement l'Italien et les bijoux qu'il lui remettait l'un après l'autre dans les mains, et quand il les eut tous reçus, il fallut lui répéter l'ordre avant qu'il se décidât à bouger de la place où la surprise semblait l'avoir cloué. Enfin, il sortit. Madame de la Roche-Billard commença à refermer ses cartons, à ramasser le restant de ses dentelles et de ses colifichets, tout en continuant à bavarder.

—Madame la marquise, dit-elle, a sans doute entendu parler de ce qui est arrivé dernièrement au célèbre traitant Samuel Bernard?

Sur la réponse négative de la marquise, madame de la Roche-Billard se tourna vers Vinache.

— M. le marquis est peut-être mieux instruit. Je lui laisserai le plaisir de raconter l'histoire, ce dont il s'acquittera beaucoup mieux que moi.

—Je ne la connais pas, dit Vinache, qu'est-ce donc?

— Samuel Bernard a su, il y a quelque temps, que Sa Majesté avait personnellement besoin d'argent, et qu'elle s'était adressée en vain à M. de Chamillart, qui, vu l'état du trésor, n'avait pu le satisfaire. Le ministre perdait la tête, il cherchait de l'argent à tout prix. Il eût volontiers engagé tous ses biens, le régiment et la charge de grand maître des cérémonies de Dreux,

son gendre, et les revenus de l'évêque, son frère. Il était aussi embarrassé que lorsqu'il lui avait fallu, n'étant encore que conseiller au parlement, trouver les 20,000 livres qu'il donna à un plaideur auquel il avait par inattention fait perdre un procès *.

* Ce fut du temps qu'il était conseiller au parlement et qu'il jouait du billard avec le roi trois fois la semaine sans coucher à Versailles. Cela lui rompait fort les jours et les heures sans le détourner de son assiduité au palais. Il y rapporta dans ce temps-là un procès. Celui qui le perdit lui vint crier miséricorde; Chamillart le laissa s'exhaler avec ce don de tranquillité et de patience qu'il avait dans le discours du complaignant; il insista fort sur une pièce qui faisait le gain de son procès, et avec laquelle il ne comprenait pas encore qu'il l'eût perdu. Il rebattit tant cette pièce que Chamillart se souvint qu'il ne l'avait pas vue, et lui dit qu'il ne l'avait pas produite. L'autre à crier plus fort, et qu'elle y était. Chamillart insistant et l'autre aussi, il prit les sacs qui se trouvèrent là; parce que l'arrêt ne faisait qu'être signé. Ils les visitèrent et la pièce s'y trouva produite. Voilà l'homme à se désoler, et Chamillart à lire la pièce et à le prier de lui donner un peu de patience. Quand il l'eut bien lue et relue : Vous avez raison, lui dit Chamillart; elle m'était inconnue, et je ne comprends pas comment elle a pu m'échapper. Elle décide en votre faveur. Vous demandiez 20,000 livres, vous en êtes débouté par ma faute, c'est à moi à vous les payer. Revenez après-demain. Cet homme fut si surpris qu'il fallut lui répéter ce qu'il venait d'entendre. Il revint le surlendemain. Chamillart cependant avait battu monnaie de tout ce qu'il avait, et emprunté le reste. Il lui compta les 20,000 livres, lui demanda le secret et le congédia.

Vinache haussa les épaules.

—Qu'avez-vous donc, monsieur le marquis? demanda madame de Versac.

— Pardon, madame, mais je n'ai pas été maître de ce mouvement. M. de Chamillart est un sot. Ne pas trouver d'argent quand on est contrôleur général des finances! L'argent est une graine qui pousse toujours; semez-en une poignée, et vous en récolterez une moisson.

En parlant ainsi son regard s'était animé, son geste était fier et dominateur. A son air d'assurance on voyait qu'il eût trouvé les ressources qui manquaient au ministre de Louis XIV. Madame de Versac l'examinait avec satisfaction, et le comte de Chauny, dans son cabinet, se frottait les mains.

— Eh bien! dit la marquise, qu'a fait M. de Chamillard?

— Rien; mais heureusement le financier est venu à son secours. Il a offert cinq millions sans autre garantie que la parole du roi. C'est un beau trait. Aussitôt qu'il a été connu, toute la cour s'est empressée de le féliciter. De tous côtés il lui est arrivé des invitations; pendant plusieurs jours les dîners se sont succédé, et ce furent, dit-on, des prévenances, des égards et des compliments à le rendre fou de vanité; mais voici le revers de la médaille : le financier a perdu au jeu de grosses sommes, volontairement d'abord, et

pour reconnaître les politesses dont on l'accablait, ensuite par mauvaise chance.

— Si j'avais été là! pensa M. de Chauny.

— Enfin, continua la revendeuse, en pesant à son trébuchet quelques pièces d'or que la marquise lui avait données pour des objets de peu d'importance qu'elle avait achetés de sa bourse; enfin Samuel Bernard... Ah voici deux pièces qui ne sont pas de poids, madame; l'une perd...

— L'une perd...

— Il est inutile de fatiguer madame la marquise de ces détails, interrompit Vinache, voici deux louis neufs en place. Achevez votre histoire.

— Enfin, Samuel Bernard a perdu, assure-t-on, en cinq ou six séances, plus de seize cent mille livres, qui, joints aux cinq millions prêtés au roi, ont laissé pour le moment son coffre-fort à sec, et on prétend qu'il est aussi embarrassé que l'était Sa Majesté; si bien que pour échapper aux dîners, au lansquenet, à l'hombre et au tric-trac, il a résolu de faire le malade. Il s'est fait ordonner par son médecin le séjour de la campagne pendant quelque temps. Il part demain soir, sans suite et sans bruit pour sa terre.

L'histoire en elle-même n'avait rien de bien piquant et n'offrait pas un intérêt extrême. Cependant Vinache en avait écouté le dénoûment avec une attention marquée, et même avec les signes d'une impression pro-

fonde. Madame de la Roche-Billard avait cessé de parler, et il restait immobile, le regard fixe, dans l'attitude d'un homme qui vient de saisir une idée soudaine, un projet confus encore, mais déjà fortement enraciné dans l'esprit, sa physionomie avait une expression singulière de réflexion et d'audace : ses lèvres remuaient et ses mains posées sur ses genoux s'agitaient malgré lui. La marquise et la revendeuse le contemplaient avec étonnement, ne sachant à quelle cause attribuer cette préoccupation. La première toussa légèrement. Vinache secoua la tête et sortit de sa rêverie.

— Quel jour madame la marquise me permet-elle de me représenter ici?

— Vous serez toujours le bienvenu, monsieur le marquis. Cependant, puisque vous demandez mon jour, je serai chez moi mardi prochain.

Elle se leva, lui adressa un sourire gracieux, et sonna pour qu'on le reconduisît avec le cérémonial dû à un homme de sa qualité.

Vinache retrouva dans la seconde pièce l'ancien tailleur de Royal-Roussillon, qui ne pouvait se lasser de compter et de recompter ses pièces d'or. Il lui dit en passant :

— Si tu as à me parler, viens chez moi rue Bourg-l'Abbé, et n'oublie pas que ta fortune dépend de ton silence.

Puis il ajouta à part lui :

— Aujourd'hui même ou demain au plus tard, j'espère n'avoir plus à craindre ses bavardages.

Avant de monter dans son carrosse, il demanda à la revendeuse si l'histoire de Samuel Bernard, et surtout sa gêne momentanée, étaient véritables, ou si c'était un conte fait pour amuser la marquise. Madame de la Roche-Billard l'assura que rien n'était plus vrai. Elle tenait l'anecdote de deux dames de la cour chez lesquelles elle avait été chiffonner le matin même, et dont les maris et leurs amis étaient au nombre des gagnants. Le départ du financier était également certain; le médecin de Samuel Bernard l'avait dit sous le secret au comte de Verdun, mari d'une de ces dames, lequel l'avait répété confidentiellement au chevalier de Lussan, qui en avait jasé avec madame de Verdun.

— J'ai divers objets à vous remettre, lui dit tout bas madame de la Roche-Billard.

— C'est bien, répondit-il; mais ne venez pas à Conbron avant que je vous prévienne.

Il se fit conduire dans un état d'agitation fébrile; il venait de concevoir un projet plus audacieux, plus gigantesque que tous ceux qu'il avait exécutés jusqu'alors, et qui devait, s'il réussissait, ouvrir pour lui une source nouvelle et intarissable de richesses.

Dès que Vinache eut quitté l'appartement, le comte de Chauny sortit de sa retraite.

— Eh bien! ma chère Gabrielle, dit-il en riant,

croirez-vous désormais à mes pressentiments? — Je n'en reviens pas, répondit la marquise : voilà certes une curieuse aventure. Mais êtes-vous bien sûr, Henri, que cet homme est le même que celui que vous avez connu autrefois?

— Si j'en suis sûr? J'ai eu tout le temps de l'examiner en écartant légèrement le coin de cette tapisserie qui recouvre la porte du cabinet que je n'avais pas refermée. Quel diable de métier fait-il? Ce n'est pas à vendre des poudres contre la fièvre qu'il a pu, en quelques années, s'enrichir assez pour semer l'or comme un fermier général; il y a quelque chose d'étrange et que je ne puis définir dans les manières et la physionomie de ce singulier personnage, un mélange de bassesse et d'énergie, de gaucherie et d'assurance qui est inexplicable. Quand il essayait de vous faire la cour, le manant perçait sous les habits du marquis; c'était un rustre grossier, qui n'avait ni l'esprit ni l'aplomb de jouer convenablement son rôle. Mais quand il s'est écrié : M. de Chamillart n'est qu'un sot! ce qui est vrai, entre nous, il avait une conviction qui a donné à son langage une forme pittoresque. — L'argent est une graine qui pousse toujours; semez-en une poignée, et vous récolterez une moisson. — C'est fort juste, et très énergiquement exprimé. Cet homme assurément est possesseur d'un secret; soit hasard, soit génie naturel, il a fait la trouvaille d'une idée. Je me

rappelle maintenant l'accent avec lequel il m'a dit en me quittant, à l'époque où il vint me demander une dot pour Marthe Boulot : — Quand je serai riche, souvenez-vous d'Étienne Vinache, sa bourse sera la vôtre; — il pensait déjà à faire fortune, et il parlait comme un homme certain de réussir. Je profiterai de son offre; seulement, je vous passe procuration : vous serez l'intermédiaire entre sa générosité et ma reconnaissance.

Trente ans auparavant, Molière avait mis cela en scène dans le *Bourgeois-Gentilhomme.* Vinache, le comte de Chauny et la marquise de Versac, jouaient le même rôle que M. Jourdain, Dorante et Dorimène; mais Vinache était moins facile à tromper que le bourgeois enrichi de Molière. Il fut donc convenu que M. de Chauny éviterait de se rencontrer avec lui.

La marquise avait tous les défauts et toutes les qualités des coquettes de ce temps-là. Elle prenait sans honte et donnait sans regret, et il lui semblait tout naturel que le comte fût impatient de partager les dépouilles du marquis de Villanova.

— Je ne sais si Rose est rentrée, dit-elle en sonnant.

Ce fut Nicole qui répondit à cet appel. Elle lui donna l'ordre de rapporter dans le boudoir les objets qu'il avait transportés dans la chambre. Au bout de quelques minutes, toutes ces richesses étaient de nouveau étalées sur la table.

— Ce laquais a l'air prodigieusement stupide, dit le comte, lorsque Nicole sortit pour la seconde fois; il vous regarde avec des yeux hagards, et il semble qu'il ne vous entend pas quand on lui parle.

— Je ne m'en étais pas encore aperçue, et j'ignore ce qui peut le troubler aujourd'hui.

Ils examinèrent un à un les bijoux destinés à être convertis le plus tôt possible en espèces monnayées.

Le comte s'écria tout à coup :

— Parbleu! je m'explique maintenant le trouble de ce laquais, et pourquoi nous avons été obligés de lui répéter d'aller chercher ces objets qu'on lui avait confiés. Le drôle hésitait entre la crainte d'être découvert et l'envie de garder ce qu'il avait dérobé.

— Que voulez-vous dire, Henri?

— Le marquis ne vous a-t-il pas fait accepter une montre d'un riche et précieux travail?

— Oui.

— Eh bien! elle n'y est pas. A moins que Nicole ne l'ait oubliée dans votre chambre, il est clair qu'il l'a soustraite, puisqu'il est le seul de vos gens qui l'ait tenue entre ses mains.

La marquise se leva, chercha dans sa chambre et ne trouva rien. Ils regardèrent de nouveau avec attention parmi les bijoux et les chiffons qui encombraient la table. Une perquisition minutieuse dans tous les coins et recoins du boudoir n'amena aucun résultat. Leur

recherche, en effet, devait être vaine. Vinache, au moment où il remettait à Nicole les objets achetés à la revendeuse, avait adroitement escamoté sa montre.

On appela le valet de chambre. Par un hasard malheureux, et qui confirma les soupçons élevés sur sa fidélité, il avait cru pouvoir quitter son poste pendant quelques instants et sortir de l'hôtel. Quand il rentra au bout d'une demi-heure, il trouva le comte et la marquise convaincus qu'il avait mis ce temps à profit pour déposer l'objet volé par lui en lieu sûr. Son procès fut bien vite instruit; il eut beau se défendre et protester de son innocence, il ne put les ramener à un autre sentiment. Les apparences le condamnaient trop fortement, et, séance tenante, il fut chassé, ainsi que l'avait prévu Vinache.

La perte de sa place ne lui causa pas une grande peine; il avait dans sa poche de quoi attendre joyeusement et sans soucis qu'une occasion s'offrît de rentrer en service. Cependant, comme l'accusation portée contre lui blessait sa probité naturelle, il résolut d'aller sur-le-champ trouver son ancien camarade et de lui demander si réellement il lui avait remis la montre. Il prit le chemin de la rue Bourg-l'Abbé, mais il ne trouva pas Vinache chez lui. A peine rentré, celui-ci s'était déshabillé; il avait mis un costume extrêmement simple et était sorti à pied. Dans un quartier éloigné du sien, il avait pris une voiture de louage, ce qu'il faisait cha-

que fois qu'il quittait Paris. Trois heures après, il descendait à la ferme de Conbron, habitée par Duboile, Martinopolli et l'artiste, et tous quatre ils tinrent conciliabule.

Le complice.

Le lendemain de l'entrevue de Vinache et de la marquise, vers neuf heures du soir, le financier Samuel Bernard sortit de Paris par la barrière du Trône. Sa voiture, attelée de deux chevaux jeunes et vigoureux, filait avec la rapidité du vent. En peu d'instants elle eut atteint le bois de Vincennes, qu'elle traversa dans la direction de Saint-Maur. Le temps était à l'orage; il faisait une chaleur étouffante; les nuages étaient si pesants et si bas qu'ils semblaient se déchirer aux cimes des arbres, dont le feuillage aride frissonnait à l'approche de la tempête. De temps à autre le tonnerre grondait dans le lointain, et de larges éclairs illuminaient la forêt. Au risque de briser l'équipage, le cocher pressait sa marche. Tout à coup, un homme s'élança à la tête des chevaux, et les arrêta court. Au même instant deux autres grimpèrent à droite et à gauche sur le siége. L'un saisit les rênes; l'autre, doué d'une force extraordinaire, souleva le cocher comme il aurait fait

d'un enfant, le coucha sur la planche qui lui servait à poser les pieds, mit les genoux sur sa poitrine, et lui dit :

— Si tu bouges, ou si tu appelles, tu es mort.

Pendant ce temps, un quatrième avait ouvert une des portières. Avant que Samuel Bernard, réveillé en sursaut et frappé d'effroi, eût pu opposer la moindre résistance, il se sentit lier les mains derrière le dos et bâillonner.

— Est-ce fait là-haut? demanda l'homme de la voiture.

— Oui.

— Descends.

Le cocher fut bâillonné à son tour et placé dans la voiture à côté de son maître. Quoique la nuit fût si noire qu'on ne pût rien distinguer à deux pas, par surcroît de précaution on leur mit un bandeau sur les yeux. Celui des quatre hommes qui avait arrêté les chevaux monta sur le siége à côté de celui qui tenait les rênes; les deux autres dans la voiture en face de leurs prisonniers, et l'on partit au grand trot.

Samuel Bernard estimait qu'il y avait au moins cinq heures qu'ils roulaient avec une rapidité effrayante, lorsque les chevaux ralentirent un peu le pas. On entra dans un chemin effondré par la pluie, qui tombait à torrents. La voiture penchait à droite et à gauche, les roues enfonçaient dans des ornières profondes, ou

criaient soulevées par des pierres, et chaque secousse faisait craquer les ressorts. Enfin, elle s'arrêta. On fit descendre Samuel Bernard et son domestique.

— Celui-ci à la cave, dit un des hommes en désignant le cocher, et l'autre où vous savez. Remisez la voiture. Une bonne litière et de l'avoine aux chevaux. Ils les ont bien gagnées.

Le cocher et le financier, toujours bâillonnés, les mains liées derrière le dos et les yeux bandés, traversèrent une cour, puis un espace qu'ils jugèrent être un champ. Ils entendirent tourner une clé dans une grosse serrure; ils montèrent quelques marches, et on les sépara.

Bernard, tenu au collet par son conducteur, fut introduit dans une chambre, assis sur un fauteuil, où on l'attacha fortement par deux courroies de cuir; ensuite on lui ôta son bâillon et son bandeau. La plus grande obscurité régnait dans cette pièce, et il ne s'aperçut que l'homme qui l'avait accompagné s'éloignait qu'au bruit de ses pas et de la porte qu'il refermait.

Resté seul, les plus tristes réflexions vinrent l'assaillir. Cet enlèvement exécuté avec tant d'audace et de rapidité par des gens qui semblaient avoir l'habitude de ces sortes d'expéditions, était dans sa pensée le prélude de violences plus grandes encore. Sans aucun doute, c'était à sa vie qu'on en voulait, ou du moins on le menacerait de la mort pour l'obliger à payer une

forte rançon, et déjà il calculait les sommes qu'il pourrait offrir pour se racheter; le silence le plus profond régnait dans cette chambre, où l'air était chargé d'une odeur de charbon, de métaux et d'ail. Samuel Bernard regardait tout autour de lui, espérant qu'il parviendrait à distinguer quelque objet dans les ténèbres, mais ce fut en vain. Il entendit sonner au dehors, dans l'éloignement, cinq heures, et à cette époque de l'année il devait faire jour. Cette chambre, s'il n'était pas dans quelque cachot au-dessous du sol, était donc fermée de façon à ne laisser aucun accès à la lumière. Mais pourtant si on l'eût conduit dans un endroit souterrain, il n'eût pas entendu cette horloge lointaine; et d'ailleurs, à la vibration plaintive et prolongée du son, il avait cru reconnaître qu'il arrivait par une cheminée. Tout à coup des pas résonnèrent, la porte s'ouvrit, et plusieurs hommes entrèrent, mais sans lumière.

— Par pitié! ne me tuez pas! s'écria le financier. Je ne me connais pas d'ennemis ; je ne connais personne qui ait une vengeance légitime à exercer sur moi. Vous vous êtes mépris, sans doute, en m'amenant ici. Je suis Samuel Bernard.

— Nous le savons, répondit une voix en face de lui.

— Alors, ce qu'il vous faut, c'est de l'argent; je vous en donnerai, mais ne me tuez pas; rendez-moi la liberté!

— Silence! dit la même voix ; ne cherchez pas à nous attendrir, à nous détourner de nos projets, c'est inutile.

Ces hommes connaissaient parfaitement la chambre où se passait cette scène, car ils allaient et venaient sans se heurter contre les objets dont elle était remplie. Bernard entendit pousser des tables et des bruits de ferraille, et il frissonnait en les entendant, car il était persuadé que c'étaient des instruments de torture. Des roues furent mises en mouvement par une chute d'eau, et en même temps des gerbes d'étincelles brillèrent sur quatre points différents. Quatre fourneaux commencèrent à s'allumer. C'étaient des lueurs intenses, sans flammes, semblables aux regards ardents des bêtes fauves dans la nuit; des soufflets les activaient sans relâche. Ces bruits étranges, ces sinistres préparatifs auraient glacé de terreur l'homme le plus courageux, le plus habitué à braver le péril A chaque instant Samuel Bernard se sentait défaillir A la demi-clarté que jetaient les fourneaux, il distinguait des formes humaines qui s'agitaient dans la fumée, qui se baissaient, qui se relevaient, faisaient chauffer des morceaux de fer, fondre du plomb, versaient des liquides dans des récipients, et s'appliquaient à une œuvre sans nom, muettes et sourdes à ses supplications. Il s'évanouit.

Quand il revint à lui, la chambre était éclairée par

huit grands flambeaux. Il vit alors qu'il était dans une espèce de laboratoire d'alchimiste, encombré d'instruments dont la forme était pour lui aussi bizarre que nouvelle; mais il dut perdre l'espoir, s'il sortait vivant de ce coupe-gorge, de dénoncer ceux qui l'y avaient entraîné. Les quatre hommes, revêtus de souquenilles d'une étoffe sombre, dont les manches étaient retroussées au-dessus du coude, et qui fermaient sous le menton, portaient des masques.

— Grâce! faites-moi grâce! murmura d'une voix affaiblie le financier.

Un des quatre hommes auquel les autres paraissaient obéir, s'approcha de lui, le fouilla et prit dans sa poche une somme assez considérable en or et en argent.

— Je vous en donnerai mille fois autant, dit Samuel Bernard, si vous me laissez la vie; je vous rendrai riche tous les quatre et je signerai de mon sang la promesse de ne porter aucune plainte, de ne faire aucune recherche : mais ayez pitié de moi!

Pendant qu'il suppliait, l'homme masqué qui l'avait fouillé, et qui était Vinache, sépara sur une table l'or et l'argent, il prit quatre louis neufs, et quatre qui avaient *frayé* * et dont le *grenetis* ** était usé. Il les

* Le fray est la perte que les pièces éprouvent par le frottement dans la circulation.

**Cordon en forme de grains qui règne tout autour d'une pièce de monnaie.

pesa avec une extrême précision et constata le fray. Il en garda deux neufs et deux vieux, et remit les autres à Thuriat, celui que ses connaissances en chimie avaient fait surnommer l'artiste; puis, se plaçant devant un fourneau, il dit à Bernard d'une voix grave et solennelle :

— Regardez et comprenez.

Duboile jeta des bijoux en or rompus dans un creuset en forme de pyramide ou de cône renversé, fait de terre glaise et de pots de grès pilés et tamisés, placé sur un fourneau en briques contre le mur, sous le manteau de la cheminée, et où un soufflet, mû par la roue que l'eau faisait tourner, entretenait un feu violent. Il remuait les matières qui fondaient avec un brassoir, espèce de canne en terre cuite comme le creuset, et que chaque fois il avait la précaution de chauffer pour ne pas faire petiller et écarter l'or.

Martino Polli, de son côté, avait mis dans le fourneau de l'antimoine cru, dans la proportion de quatre contre un, pour dégager l'or de l'alliage.

Vinache et Thuriat opéraient sur les pièces. Ils soumettaient les unes à l'action de l'eau régale *, les autres à un feu ardent.

Tous quatre travaillaient sans se regarder, sans s'adresser la parole, et leur silence était peut-être plus

* Acide nitreux combiné avec l'acide du sel marin, ou avec le sel ammoniac.

sinistre que ne l'eussent été des cris. Sans voix et sous leur masque, ils n'avaient plus rien d'humain et semblaient des êtres d'une nature indéfinissable, accomplissant une œuvre ténébreuse sous l'inspiration de l'esprit du mal.

Le cœur ne peut éprouver deux émotions égales. Samuel Bernard s'était attendu à être égorgé, et à mesure que l'espoir de la vie lui revenait, il suivait tous leurs mouvements avec une anxiété curieuse. Quoiqu'il ne sût pas encore pourquoi on l'avait amené dans cette chambre, et qu'il ignorât ce qu'on exigerait de lui, l'assassinat qu'il avait redouté diminuait l'horreur qu'en toute autre circonstance lui eût inspirée l'étrange spectacle dont il était témoin.

Au bout de deux heures environ de ces pratiques mystérieuses, Duboile dit en brassant la matière en fusion :

— Il est en bain.

Vinache quitta un instant son fourneau, brassa lui-même et répondit :

— C'est bien; faites.

Duboile et Martino Polli retirèrent le creuset avec de longues tenailles rougies; ils vidèrent ensuite la matière fondue dans un cône de fer chauffé et enduit de graisse, et la laissèrent refroidir.

Pendant ce temps, Vinache et Thuriat travaillaient toujours.

Les deux autres avaient apprêté un second creuset dans lequel ils placèrent le régule en culot séparé des scories, pour calciner l'antimoine, et ils soufflèrent dessus jusqu'à ce que l'antimoine se fût entièrement dissipé.

Ensuite, comme Vinache et Thuriat, qui se livraient à un travail long et minutieux, n'avaient pas encore terminé, Duboile et Martino Polli posèrent sur une table des petites parties d'or calciné, du plomb, des pierres minérales, du salpêtre, du vif-argent, de l'arsenic, du souffre, de l'antimoine, des paquets d'herbes appelées *lunaria major* et *lunaria minor*, trois fioles portant sur l'étiquette : *Poudre métallique, Huile de soleil, Poudre de projection.*

Vinache pesa les pièces d'or sur lesquelles il avait travaillé, ainsi que celles que lui remit Thuriat; il s'approcha de la table que venaient de charger ses deux compagnons.

— Écoutez avec attention, dit-il à Bernard, ce que je vais vous dire. Vous voyez ces objets et ces fioles. C'est avec ces matériaux, ces poudres et cette huile que de savants hommes ont prétendu faire de l'or; mais leur science est vaine. Ceux qui ont dit qu'ils possédaient un tel secret ont menti, ceux qui les ont crus ont été dupes. Moi qui, dans ma jeunesse, ai travaillé, sous un maître habile, à la recherche de la pierre philosophale, je sais que tous les efforts sont inutiles.

L'homme ne peut pas créer de l'or, mais il peut le retrouver dans toute sa pureté quand il est allié à d'autres métaux moins parfaits que lui; il peut lui rendre la valeur qu'il a perdue par l'usage. Voilà ce que l'homme peut faire, voilà ce que je fais.

Il prit le régule refroidi qu'avaient préparé Duboile et Martino-Polli, et le montrant à Bernard, il ajouta :

— De ces débris de bijoux jetés dans le creuset est sorti ce morceau d'or pur. Regardez maintenant ces pièces. Celles-ci qui sont neuves, ont perdu une petite partie de leur poids, dissoute par l'eau régale, et ces parties détachées, je les ai recueillies soigneusement, les voici sur cette feuille de papier. Ces autres pièces étaient altérées; elles sont neuves maintenant et valent vingt-quatre livres comme les autres.

Il garda le silence pendant quelques instants, après lesquels voyant que Samuel Bernard ne se disposait pas à parler, il ajouta :

— Pourquoi vous taisez-vous? ne comprenez-vous pas ce que je veux de vous?

— Non, répondit le financier.

— Non! cependant vous pourriez facilement vous douter du motif qui nous a fait agir. On ne vous a pas amené ici uniquement pour vous apprendre ce que vous ignorez. Vous n'êtes pas seulement le témoin de nos opérations. Vous êtes maintenant notre complice.

— Votre complice! je ne le suis pas, je ne veux pas l'être.

— Il faudra bien pourtant que vous le deveniez. Il ne nous suffit pas que vous vous engagiez par serment à garder le silence. Quand on est hors de danger, on oublie vite ces sortes de promesses, et nous ne sommes pas allés vous chercher pour recevoir de vous une parole que vous ne tiendriez pas.

— Je la tiendrais. Je jure de ne jamais parler à personne de ce que j'ai vu.

— Vous n'êtes plus libre de choisir ce qui vous convient ou ce qui ne vous convient pas. Je sais ce que vous pouvez me dire : vous ignorez quels sont les hommes qui sont devant vous, dans quel lieu vous êtes, et vous attendez à ne sortir d'ici qu'avec les mêmes précautions et le même mystère. Comment donc pourriez-vous nous perdre? Mais cela ne nous suffit pas : il n'y a qu'une garantie pour nous, votre complicité. Sinon, vous mourrez.

— Vous mourrez! répétèrent chacun à son tour d'une voix sépulcrale les trois autres.

— Hélas! s'écria Samuel Bernard, que vous ai-je fait, et pourquoi m'avez-vous désigné entre vous?

— Parce que vous êtes riche.

— Qu'exigez-vous donc de moi?

— Vous avez prêté dernièrement cinq millions au

roi, et vous avez perdu au jeu, contre des seigneurs de la cour, seize cent mille livres.

— C'est vrai.

— Ces sommes énormes tirées de votre caisse ne vous ont pas ruiné, mais elles vous ont fait connaître ce que vous ignoriez, la gêne. Il vous faudra pour les recouvrer combiner des opérations difficiles et chanceuses, qui, si elles ne réussissent pas, peuvent amener votre perte. Avec nous, vous n'avez qu'une chance, celle de gagner. En triant ce lingot de bijoux qui n'avaient plus de prix, en rendant à ces pièces leur valeur, j'ai réalisé un bénéfice considérable relativement à ces objets. Mais ce bénéfice serait immense si j'opérais sur de grandes quantités. C'est vous qui me fournirez la matière qui me manque. Vous qui remuez des millions, partout où s'étendent vos affaires et votre crédit, vous ramasserez les espèces altérées que je remarquerai comme j'ai remarqué celles-ci. Le gain est clair et n'a pas besoin d'être expliqué; nous le partagerons; acceptez-vous?

— Je refuse, dit Samuel Bernard.

— Alors vous mourrez. Vous en avez trop vu pour vivre.

— C'est un crime auquel vous voulez m'associer : la loi punit de mort le billonnage.

— La mort serait pour moi si j'étais découvert, maintenant que j'ai pour complices des hommes obscurs.

Avec vous l'impunité nous est assurée. La loi n'est pas la même pour tous ceux qui enfreignent la loi, vous le savez bien. Si on voulait nous inquiéter, nous aurions pour protecteurs tous vos nobles et riches clients qui auraient profité de nos opérations. Elles peuvent s'étendre dans le monde entier, partout où l'or est un signe d'échange ou de commerce entre les hommes. Au reste, il ne s'agit pas de discuter ici et de prévoir de mauvais résultats. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas?

— Mais quand même je consentirais, mon consentement ne servirait à rien. J'ignore qui vous êtes, et vous n'êtes pas disposés à vous faire connaître.

— Vous me connaîtrez quand vous m'aurez donné un gage, quand vous vous serez compromis.

— Que faudrait-il faire?

— Copier et signer ce papier. Lisez.

« Moi, Samuel Bernard, je m'engage à faire transporter dans la maison où je suis actuellement, d'ici à quinze jours, une somme de cent mille livres en espèces d'or et d'argent altérées; lesdites espèces seront soumises à l'opération du billonnage, et remises par moi et mes associés en circulation, comme si elles étaient réellement de poids. Cet engagement a été pris par moi librement et volontairement.

» Ce 17 août 1702. »

—Dans quinze jours, continua Vinache, vous ferez charger ces espèces dans une voiture; vous prendrez

le même chemin que vous avez pris hier, et à la même heure on vous conduira ici. Vous ferez en sorte que votre absence de Paris, pendant le temps nécessaire à l'opération, ne donne lieu à aucune supposition. Un mois après, vous nous remettrez de la même manière une pareille somme; et alors, quand ces rapports d'affaires seront établis entre nous, quand vous ne pourrez plus nous dénoncer vous-même, vous nous connaîtrez. Le domestique qui conduisait votre voiture restera notre prisonnier jusqu'au jour où nous parlerons à visage découvert. Quand je le remettrai en liberté, il recevra une somme d'argent et la promesse d'une rente pour aller vivre en pays étranger. Si après avoir consenti vous ne tenez pas votre engagement, il mourra! Nous le gardons comme otage. Vous comprenez bien ce que je vous dis : la mort pour vous et pour cet homme dans un instant si vous refusez; la mort plus tard si, après avoir accepté, vous songez à nous trahir. La mort inévitable, car elle sera sans cesse suspendue sur votre tête, et vous ne verrez pas, pour le détourner, le bras levé sur vous et toujours prêt à frapper.

Thuriat plaça devant Samuel Bernard des plumes, de l'encre et du papier; Vinache lui délia les mains, défit les courroies de cuir qui le retenaient sur le fauteuil, et ajouta :

— Ne cherchez pas à vous échapper : toute tenta-

tive serait inutile. Ne criez pas, vos cris ne seraient pas entendus; signez : c'est ce que vous avez de mieux à faire. Vous avez un quart d'heure pour vous décider.

Ils sortirent tous quatre.

Quand ils rentrèrent au bout d'un quart d'heure, la signature de Samuel Bernard était apposée au bas de l'écrit *.

La toile d'araignée.

La première personne que Vinache rencontra à son

* Ce n'est pas, on le pense bien, gratuitement et sans preuves, que nous établissons une complicité entre le célèbre financier et Étienne Vinache. Il n'est pas permis de douter qu'elle a existé, quand on lit dans les écrits du temps l'histoire de la prodigieuse fortune de Vinache. Samuel Bernard était fils de Bernard, peintre et graveur, auteur de plusieurs tableaux à la gouache et en miniature, de quelques tableaux d'histoire et d'une gravure estimée d'Attila d'après Raphaël. Samuel, dont la fortune s'éleva à trente-trois millions de capital, a laissé une réputation de générosité et d'obligeance. On prétend qu'à sa mort, on trouva pour plus de dix millions d'argent prêté, dont il ne lui avait jamais été rien remboursé. Il mourut en 1749, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il était, dit-on, fort superstitieux, et croyait son existence attachée à celle d'une poule noire qui mourut à la même époque que lui.

retour à Paris fut Nicole, qu l'attendait pour lui apprendre sa mésaventure. L'Italien promit à son ancien camarade de lui trouver une autre condition, et en effet, quelques jours après, il lui fit dire de se présenter chez une vicomtesse, cliente de madame de la Roche-Billard, qui avait reçu le mot et avait raconté le prétendu vol de la montre chez la marquise de Versac. Il fut successivement refusé dans d'autres maisons où il voulut entrer en service, et partout obligé de se retirer devant le soupçon qui pesait sur sa probité. Quand il le vit bien désespéré, Vinache s'apitoya sur cette infortune dont il avait été la cause involontaire, et lui offrit de la réparer.

— Je suis riche, dit-il, et toi tu es resté pauvre. Tu as assez travaillé, Nicole, ta vie a été assez rude et assez malheureuse jusqu'à ce jour, pour que tu aies acquis le droit de te reposer. Retourne dans ton pays, achètes-y une maison et quelques arpents de terre, marie-toi; voilà de l'argent. Si tu consens à ne pas revenir à Paris, tu recevras une rente de douze cents livres, que je te payerai par trimestre, mais à une condition formelle, c'est que tu ne remettras pas les pieds dans cette ville, c'est que tu ne diras à personne que tu me connais. Ces conventions te conviennent-elles?

Nicole n'eut garde de les refuser. Deux jours après il quitta Paris pour n'y plus revenir.

Grâce à son nouvel associé, les opérations de Vinache prirent une extension immense. Il quitta bientôt son appartement de la rue Bourg-l'Abbé et en prit un plus considérable rue Frépillon. Au lieu des rouleaux de vieux louis et des paquets de bijoux que lui apportaient autrefois les deux Vanderhultz, Conrad Schuttz, madame de la Roche-Billard, le juif et les deux orfévres avec lesquels il avait commencé le billonnage, c'était une grande voiture fermée qui de temps à autre arrivait la nuit chez lui, pleine de sacs d'or et d'argent qu'il remplaçait par des espèces qu'il avait travaillées. Il excellait surtout dans l'art de remarquer les pièces. A son commerce de drogues et d'onguents qui n'aurait plus suffi à justifier l'opulence dans laquelle il vivait, il avait joint le commerce de diamants, et l'on peut juger des bénéfices qu'il réalisait par ce fait que sa femme avait pour plus de trois cent mille livres de pierreries.

Des opérations aussi considérables, qui s'étendaient en Suisse, en Dauphiné, en Savoie, à Strasbourg, dans un grand nombre de villes importantes d'Europe, n'avaient pu se faire sans prendre de nouveaux associés. Outre ceux que nous avons déjà nommés, il avait pour complices principaux Nicolas Buisson, sieur des trésoriers, ménager, secrétaire du roi, député du commerce de Rouen; Tronchin, caissier de Samuel Bernard, devenu l'amant de madame de la Roche-Billard, et

d'autres agents obscurs qui travaillaient sous les ordres du Thuriat. Pour tout ce qui était calcul, pour tout ce qui se traduisait en chiffres et se rapportait à l'idée fixe qu'il avait nourrie pendant si longtemps avant de pouvoir la réaliser, l'intelligence de Vinache était merveilleuse et tenait vraiment du prodige. Ces comptes si compliqués, ces différences sur des sommes énormes mille fois répétées, il les faisait de mémoire sans jamais se tromper, sans éprouver un instant de doute et d'hésitation. Ses dettes et ses créances étaient inscrites dans sa tête comme elles auraient pu l'être sur le livre de banque le mieux tenu. A chaque relation nouvelle, il faisait ajouter une figure à son tableau, et cette mnémonique lui suffisait.

Il y avait déjà près de deux ans qu'il avait commencé ses opérations avec Samuel Bernard. Les précautions les plus minutieuses avaient dérobé la source de sa fortune; néanmoins la curiosité publique avait été éveillée. Ses domestiques avaient remarqué les allées et les venues mystérieuses de certains personnages.

Un jour, son valet de chambre, nommé La Boulaye, avait trouvé dans les cendres de la cheminée un morceau d'or pesant près d'une livre, des grenailles d'or et quelques morceaux d'argent, laissés là par mégarde. Cet homme montra sa trouvaille à la femme de chambre, et tous deux menacèrent Vinache de porter ces

objets à la Monnaie. Il acheta leur silence moyennant une assez forte somme, et les fit partir comme Nicole. Mais un mystère éventé laisse toujours après lui quelques traces... A défaut de faits positifs, il y avait des bruits dans l'air. Des soupçons, vâgues encore, mais répétés tous les jours, bourdonnaient autour de lui et grossissaient sans cesse. Absorbé par ses deux passoins, l'amour de la marquise et l'amour de l'or, il s'endormait dans une sécurité trompeuse. Au lieu de diminuer ses dépenses, il les augmenta. Il quitta son appartement de la rue Frépillon. et prit une grande maison rue Saint-Sauveur, qu'il meubla avec un luxe inouï, et dans laquelle il logea Vanderhultz fils. Il avait à cette époque sept domestiques, un carrosse à quatre chevaux et trois chevaux de selle, les plus beaux de Paris.

S'il était le premier calculateur de son temps, il s'en fallait de beaucoup qu'il apportât la même supériorité dans ses affaires d'amour. Auprès de la marquise de Versac, il croyait avec une simplicité d'enfant au succès de sa ruse grossière. La passion qu'il ressentait pour cette femme troublait sa raison, au point qu'il était complètement sa dupe. La seule précaution qu'elle prenait avec lui était de lui accorder des entretiens chez elle, à des heures différentes de celles où venait le comte de Chauny. Cela suffisait pour que Vinache n'eût aucun soupçon. Il était fier de sa préten-

due conquête; il comparait avec orgueil son point de départ et l'état présent de sa fortune, sa misère passée et son luxe inépuisable : et l'amour-propre satisfait le rendait aveugle et sourd à tous les avertissements, il ne demandait aucun compte à la marquise de l'emploi de son temps, de ses dépenses, de la disparition successive des riches cadeaux qu'elle recevait. La tête lui tournait quand elle lui adressait un de ses doux sourires, quand elle l'appelait mon ami, quand après une folie nouvelle elle lui permettait de lui baiser la main.

Il est vrai qu'en coquette sachant son monde, la marquise, pour ne pas être querellée, avait pris le meilleur moyen : c'était de le quereller elle-même. Les affaires de Vinache le retenaient souvent plusieurs jours loin d'elle. A son retour éclataient des reproches accompagnes de gémissements et de larmes, que Vinache apaisait toujours par de nouvelles générosités. Ce jour-là, le comte de Chauny jouait gros jeu.

Dans une matinée du mois de février 1704, et par une coïncidence singulière, le même jour où il avait épousé, cinq ans auparavant, Marthe Bulet, Vinache se rendit à l'hôtel de la marquise de Versac. La dernière fois qu'il l'avait vue, encouragé par des œillades assassines, il avait été plus tendre encore qu'à l'ordinaire, et il revenait avec l'espoir de voir enfin un doux aveu couronner sa constance. Depuis qu'il avait fait fortune, Vinache avait d'aussi bonnes manières que la plu-

part des turcarets de l'époque. Cependant la marquise avait été d'une constance exemplaire pour le comte de Chauny. Peut-être eût-elle été moins indifférente pour l'Italien, si celui-ci se fût présenté à elle sous son nom véritable, sans autre recommandation que ses écus. Mais sa noblesse d'emprunt, son marquisat postiche, dont il pouvait être dépouillé d'un instant à l'autre lui avait été, dans l'esprit de la marquise, beaucoup plus nuisible qu'utile. Elle serait mal venue, pensait-elle, le jour où la vérité serait découverte, à prétendre qu'elle n'avait jamais ignoré la roture de son adorateur. Elle passerait pour dupe aux yeux de ses pareilles, et la crainte du ridicule l'avait retenue.

C'était à l'improviste et sans avoir obtenu la permission de venir que Vinache cette fois se présentait à l'hôtel. Il entra avec une confiance en lui-même qu'il ne s'était jamais sentie, et qui n'échappa pas au premier coup d'œil de la marquise. Elle vit à son air conquérant qu'elle allait subir une millième déclaration, et sur-le-champ elle se prépara à la défense. Par une tactique habile, ce fut elle qui commença les hostilités.

— Je ne vous attendais pas, monsieur le marquis, dit-elle avant que Vinache eût terminé ses salutations. Entre-t-on ainsi chez une femme? Vient-on la surprendre de la sorte presque à sa toilette? Un homme de votre qualité n'ignore pas cependant qu'on n'agit

point de cette façon. Mais ce n'est pas chez vous un oubli des convenances, et ce manque d'égards a un autre motif.

— Madame, balbutia Vinache déconcerté par cette réception, quel autre motif que le désir de vous voir?...

— Épargnez-vous des mensonges inutiles, interrompit la marquise, ne cherchez pas, monsieur, à me donner le change. J'ai deviné à quelques paroles que vous m'avez dites la dernière fois les sentiments injurieux pour moi que vous avez peine à cacher. Vous venez ici pour vous plaindre, quand c'est moi qui serais en droit de vous faire des reproches. Vous êtes jaloux, monsieur.

— Moi, jaloux!

— Et comme les gens qui ont des torts, vous accusez pour n'avoir pas à vous justifier. Puisque vous êtes venu avec l'intention d'épier ma conduite, peut-être avec l'espérance secrète, car je puis tout supposer, de me trouver en faute, eh bien! monsieur, contentez-vous; voyez, examinez, interrogez mes gens. Toutes les portes de cet appartement s'ouvriront devant vous; je vais moi-même donner des ordres. Mais après cela, il me sera permis de me montrer justement offensée, et de vous dire ce que je pense d'un pareil procédé.

Vinache ne comprenait rien à cette querelle d'Alle-

mand. Il restait debout devant la marquise ébahi et stupéfait.

Elle continua :

— Vous êtes jaloux, monsieur, vous me soupçonnez! Hélas! n'est-ce pas moi plutôt qui dois douter de votre foi! Sais-je ce que vous faites loin de moi? Quels plaisirs vous ont retenu depuis huit jours?

— Ah! croyez, s'écria Vinache, que je n'ai pas cessé de penser à vous.

— Et pourtant, moi que vous oubliez ainsi, je ne me plains pas, je ne vous demande pas compte de votre conduite, je ne fais pas suivre vos pas, je ne vous entoure pas d'espions. Huit jours absent, huit jours sans un seul souvenir. Si du moins vous m'aviez écrit!

L'Italien, à ce reproche auquel il n'aurait pu répondre victorieusement que par l'aveu de son ignorance, se troubla et se sentit rougir. Ce fut au tour de la marquise d'être étonnée; se méprenant sur la cause réelle de cet embarras, elle crut que, sans le vouloir, elle avait frappé juste, et qu'en effet la confusion de Vinache tenait à quelque infidélité qu'il craignait de voir découvrir. Elle s'avança plus qu'elle n'en avait eu d'abord l'intention, et ce fut presque de bonne foi qu'elle lui dit :

— Si j'ai une rivale, je la connaîtrai. J'ai été douce et confiante jusqu'à ce jour, mais je chercherai celle

qui m'a enlevé votre cœur, je ne me résignerai pas à être trompée plus longtemps. Désormais je saurai quels soins vous occupent loin de moi, je saurai vos secrets, je pénétrerai vos pensées, et si ma jalousie vous pèse et vous devient odieuse, n'en accusez que vous, c'est vous qui l'aurez voulu.

Après cette belle tirade, débitée avec émotion, la marquise, poussant un profond soupir, cacha sa figure dans ses mains et attendit une justification bien humble, bien soumise et bien repentante ; mais cette accusation si peu méritée d'inconstance eut un effet tout contraire. Les poltrons ont quelquefois, en certaines circonstances critiques, des déterminations soudaines et fiévreuses qui ressemblent à du courage et qui les font courir tête baissée au-devant du péril. C'était ce qui arriva à Vinache. Il se sentit perdu si la marquise mettait sa menace à exécution, et, sous la double excitation du danger et de l'amour, il devint aussi hardi qu'il avait été jusqu'alors craintif et réservé.

— Moi vous trahir ! s'écria-t-il en tombant à ses genoux et en saisissant une de ses mains qu'elle chercha vainement à retirer, moi vous oublier pour une autre, Gabrielle ! moi qui vous aime depuis cinq années, qui n'ai jamais aimé, qui n'aimerai jamais que vous! Si je ne vous aimais pas comme un insensé, me verriez-vous à vos pieds demander pardon d'une offense que je n'ai pas commise ? Moi ! vous soupçonner, épier

votre conduite! Mais vous savez bien que j'ai confiance en vous! vous savez bien que vous avez tout pouvoir sur moi, et qu'excepté de renoncer à mon amour, vous pouvez tout m'ordonner! Ai-je jamais fait entendre une plainte? Vous ai-je jamais dit ce que je souffre au milieu de mon opulence? Vous croyez me rendre heureux quand vous arrêtez sur moi vos beaux yeux, quand votre bouche s'ouvre pour me sourire! Mais c'est du poison que vous me versez, Gabrielle! Si vous saviez quelles étranges pensées ont parfois traversé mon esprit, lorsque je vous vois, si belle et si tranquille auprès de moi, si tremblant et si troublé! je maudis ma passion, je voudrais l'arracher de mon cœur, et je me suis surpris à désirer vous haïr; vain projet! je vous regarde, et je vous adore!

Et en parlant ainsi il couvrait de baisers la main de la marquise, qui se dépitait tout bas du mauvais succès de sa coquetterie et ne savait plus trop comment continuer la guerre. Elle eut recours au seul expédient qui lui restait pour réparer sa défaite : elle se mit à pleurer.

— Que je suis malheureuse! dit-elle avec un accent à fendre le cœur, et que je suis justement punie de ma faiblesse! Je lui ai laissé voir que je l'aimais et aujourd'hui il me méprise! Il s'irrite, il m'accuse d'insensibilité, parce que je lutte encore contre mon cœur! Il s'est dit : Je suis riche, et elle m'aimera! Quelle hu-

miliation! Laissez-moi, monsieur! Je ne vous fais plus de reproches, je n'ordonne plus, je demande et je prie! Abandonnez-moi, oubliez-moi! Je ne mérite pas que vous m'aimiez plus longtemps, puisque j'ai pu vous laisser croire qu'un jour je consentirais à un pareil déshonneur! Ah! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel et en joignant les mains; ah! j'avais eu un autre espoir! Moi aussi, j'avais fait des rêves, et je m'étais dit : — Il comprendra peut-être ce que je souhaite sans oser le lui demander; il m'aimera peut-être assez pour faire de moi la compagne de sa vie.

La marquise s'arrêta et recommença à pleurer. Cette sainte indignation lui semblait un coup de maître, et pensant bien que Vinache ne pousserait pas l'amour jusqu'à courir les risques de la bigamie, elle ne doutait par qu'elle n'eût gagné la partie. Mais elle était destinée, ce jour-là, à passer pas tous les désappointements, à se prendre elle-même dans ses piéges; ses ruses et ses manéges de coquette devaient tour à tour se briser contre une passion profonde, longtemps contenue, et qui, après avoir débordé du cœur, ne connaissait plus d'obstacles.

— La compagne de ma vie! s'écria Vinache en se relevant. Est-ce là ce que vous souhaitez, Gabrielle? Eh bien! je jure par mon amour que votre vœu sera accompli.

Elle le regarda avec étonnement, et à ce sentiment

de surprise succéda rapidement une sorte de terreur. Il y avait dans sa voix un tel accent, dans ses regards une résolution si arrêtée, qu'elle frémit à l'idée que peut-être il ne reculerait pas devant un crime. Avant qu'elle eût surmonté son émotion, Vinache se rapprocha d'elle, lui prit la main et lui dit :

— Adieu, Gabrielle, je vous demande quelques jours seulement pour préparer et assurer mon bonheur : Dans quelques jours vous me reverrez.

Il sortit.

— Mon Dieu! s'écria la marquise dès qu'elle fut seule, mon Dieu! cet homme est capable de tout!

Elle se mit devant une table et écrivit au comte de Chauny de venir la trouver sans délai.

Hâtons-nous de le dire, la marquise avait été trop loin dans ses suppositions. C'était une simple idée de séparation qu'avait accueillie Vinache : séparation acceptée ou subie par sa femme. L'ardeur avec laquelle il concevait un projet, l'énergie qu'il mettait à le réaliser, et le succès qui avait couronné le rêve de toute sa vie, lui avaient donné l'habitude de la confiance. Il avait foi en lui-même et en sa volonté :

Marthe consentira à me quitter, se disait-il à lui-même, pendant que ses chevaux, brûlant le pavé, le ramenaient de l'hôtel de la marquise chez lui! oui, elle consentira. Elle ne m'aime pas, et elle sait que je ne l'ai jamais aimée. D'ailleurs, que perdra-t-elle à une

séparation? L'opulence? J'achèterai son consentement. Sa position de femme mariée? Mais elle vit dans la retraite, loin du monde; le mariage, jusqu'à présent, a été pour elle une chaîne pesante et je lui rends la liberté. Avec la fortune que je lui donnerai, elle ira vivre heureuse où elle voudra. Oui, il faut que cela soit ainsi.

Ce projet sans doute était extravagant : le moindre des obstacles à vaincre était peut-être la résistance fort probable de Marthe Bulot. Mais dans ce premier transport de joie, Vinache ne voyait que le but, et ne tenait aucun compte des difficultés. Il ne songeait pas que pour que la marquise devînt, selon son expression, la compagne de sa vie, il lui fallait tout au moins quitter Paris où il était connu, où l'existence de sa femme était de notoriété publique. Il oubliait que toutes ses espérances reposaient sur une fortune précaire qui pouvait chanceler et s'écrouler d'un instant à l'autre. Tout entier au présent, le passé et l'avenir n'existaient pas pour lui.

Ces réflexions décourageantes se seraient plus tard présentées à son esprit, mais il n'eut pas le temps de les faire. Lorsqu'il rentra chez lui, deux circonstances inattendues changèrent brusquement le cours de ses idées.

Quand le diable devient vieux il se fait ermite.

Le comte de Chauny avait vu le matin même Vinache entrer chez la marquise. Il avait profité de son absence pour satisfaire un désir qui le tourmentait depuis quelque temps, celui de prendre par lui-même des renseignements sur le genre d'industrie de Vinache. Il s'était présenté chez lui et avait demandé à parler à sa femme; mais il n'avait pu la voir, et il sortait de la maison au moment même où Vinache y entrait.

L'Italien reconnut au premier coup d'œil l'ancien amant de Marthe Bulot. Il recula de deux pas et poussa une exclamation de surprise; puis il le regarda d'un air menaçant et irrité en se rapprochant de lui.

Le comte, qui s'attendait à une scène violente et qui ne se souciait pas de se colleter avec Vinache, se tira de ce mauvais pas avec l'aisance impertinente d'un grand seigneur

— Je suis bien aise de te rencontrer, mon garçon, lui dit-il en ricanant et en se dandinant. Diable! comme te voilà mis! parole d'honneur, on te prendrait pour un marquis. Décidément tu as donc fait fortune, mon

En toute autre circonstance, cette insolente raillerie en rappelant à Vinache ce qui s'était passé entre lui et le comte, eût dissipé les bouffées d'orgueil qui troublaient son cerveau, et lui eût rendu le sentiment de sa bassesse et de son infériorité; mais dans cet instant il était l'amant heureux de la belle marquise, la tête lui tournait, il eût à peine consenti à se découvrir devant le roi de France.

— Que venez-vous faire chez moi en mon absence, monsieur le comte?

— Eh! parbleu! je viens voir ta femme, répondit Chauny; tu sais bien que je la connais. Je viens aussi pour te prier de me rendre les trois mille et quelques cents livres que je t'ai données pour la dot de Marthe, quand tu battais le pavé de Paris en qualité de ramoneur ou de chaudronnier, je ne sais plus lequel.

Un changement subit s'était opéré sur la physionomie de Vinache. A l'arrogance avait succédé l'humilité, mais la cause de ce changement n'était pas celle que supposait le comte. Ce n'était pas un retour sur lui-même qui avait fait tomber tout à coup la colère et l'emportement de l'Italien; il s'était dit que la présence du comte surpris par lui dans sa maison, servait merveilleusement ses projets et lui fournissait un excellent prétexte pour une querelle conjugale. M. le comte, dit-il d'une voix calme et presque respectueuse, a raison de croire à ma reconnaissance, je n'ai pas oublié

ce qu'il a fait pour moi. Ce n'est pas seulement une misérable somme de trois mille livres que je tiens à sa disposition; ma bourse est la sienne. M. le comte veut-il me suivre dans mon cabinet?

A ce moment un équipage aux armes et à la livrée du contrôleur général des finances s'arrêta devant la porte. Il en descendit un personnage portant le costume des huissiers de Versailles et qui s'approcha de l'Italien et du comte.

— Monsieur Étienne Vinache? leur demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit l'Italien. Que me voulez-vous?

— Veuillez, monsieur, monter avec moi dans ce carrosse; j'ai ordre de vous conduire à Versailles.

— A Versailles. Chez qui, monsieur?

— Chez M. de Chamillart.

— Pourquoi?

— Je l'ignore.

— Permettez-moi, monsieur, dit Vinache en essayant de déguiser l'inquiétude secrète qui s'emparait de lui à cette nouvelle inattendue, permettez-moi de monter chez moi; je vous demande vingt minutes.

— Je ne puis vous les accorder, monsieur, je me suis déjà présenté deux fois chez vous dans la matinée; M. de Chamillart vous attend à trois heures précises, et il est plus d'une heure et demie. Veuillez me suivre à l'instant : voici mes ordres, lisez :

— C'est bien, dit Vinache après avoir jeté pour la forme un regard sur le papier : au revoir, M. le comte.

Tous trois sortirent de la maison en même temps. Le carrosse de la cour s'éloigna au grand trot des chevaux.

—Diable! diable! se dit le comte, les affaires de notre marquis me paraissent s'embrouiller. Ce n'est pas probablement pour lui acheter des pommades et de l'onguent que le ministre le mande à Versailles. Cette conférence, jointe à ce que j'ai appris ces jours derniers, me donne à penser. La poule aux œufs d'or, je le crains bien, ne pondra plus longtemps. Il faut que je prévienne Gabrielle.

Il se dirigea vers l'hôtel de la marquise, arrangeant dans sa tête un plan de conduite auquel il songeait depuis quelques jours et qu'il ne lui avait pas encore communiqué.

— Je vous attendais avec impatience, Henri, lui dit la marquise. Vous avez reçu ma lettre.

— Vous m'avez écrit?

— Oui, il y a deux heures. J'ai besoin de vous consulter.

— Moi aussi.

— En effet, vous avez l'air préoccupé.

— Comme vous.

— Je devine ce qui vous amène, dit-elle avec un

soupir. Parlez d'abord, je parlerai ensuite, car ce que j'ai à vous dire, est, je crois, plus sérieux et plus inquiétant.

— J'en doute.

— Qu'avez-vous à m'apprendre? quelque revers au lansquenet ou au trictrac? Vous ne vous corrigerez donc jamais de vos défauts?

— Vous vous trompez, ma charmante grondeuse; je joue, il est vrai, mais avec bonheur. Depuis longtemps je ne vous ai pas demandé de réparer mes pertes. Je viens pour causer d'affaires avec vous, mais d'affaires graves et importantes.

— Voyons, je vous écoute.

Le comte de Chauny prit un siége et s'assit à côté d'elle.

— Certainement, Gabrielle, nous sommes dans une position fort heureuse. Nous nous aimons, nous avons confiance l'un dans l'autre; nous possédons un banquier qui s'empresse de satisfaire toutes vos fantaisies, tous vos caprices, qui prévient même vos désirs. Mais il y a un terme à tout, et le bonheur ne peut pas durer toujours.

— C'est aussi ce que je pense. Mais qui vous inspire ces réflexions philosophiques? Où voulez-vous en venir?

— A cette question : Depuis que la chance a tourné et que le lansquenet et le trictrac me sont devenus

favorables, à quelle somme montent les économies que ma bonne fortune vous a permis de faire?

— A cent mille livres environ.

— J'en possède à peu près autant. Il y aurait là de quoi mener une joyeuse existence pendant deux ou trois ans. Mais ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage de placer ces fonds avantageusement, et de vivre avec le revenu?

La marquise le regarda d'un air étonné.

—Ce projet vous surprend, continua le comte, mais certaines circonstances que je vais vous expliquer m'ont fait réfléchir. Dix mille livres de rente sont peu de chose pour des gens habitués à en dépenser cinquante ou soixante, bon an mal an. Mais la veine peut se tarir, elle peut se lasser de couler toujours dans le tonneau percé des danaïdes. Croyez-moi, gardons quelques pintes de cette eau, abondante aujourd'hui, mais qui peut-être s'arrêtera demain. Que répondriez-vous si je vous proposais de vous épouser?

— M'épouser! s'écria la marquise : c'est la seconde proposition de ce genre que je reçois aujourd'hui. La vôtre n'est qu'une folie; mais la première m'inquiète davantage.

Elle lui raconta alors en peu de mots ce qui s'était passé le matin entre elle et Vinache, et la crainte où elle était qu'il ne se portât à quelque extrémité contre sa femme.

— Il a d'autres occupations maintenant, répondit le comte, et je crois qu'il n'aura plus guère le temps de penser à ses amours. Mais revenons à ma proposition. Ce n'est pas une folie, c'est un projet très-sensé. Je vous aime, et je vous en donne la preuve; car, si je ne vous épouse pas, je me verrais peut-être forcé de prendre une autre femme.

— Forcé, Henri? et par qui?

— Par la nécessité, par des événements que vous ignorez. Laissez-moi vous conter cela par ordre, et d'abord ne vous inquiétez pas de notre faux marquis, de la rupture que notre mariage amenait nécessairement entre vous et lui. Vous allez voir, Gabrielle, que nous n'avons pas d'autre parti à prendre. Vous savez que plusieurs membres de ma famille ont tenu autrefois des emplois distingués à la cour, j'y ai conservé des relations, des protecteurs, des amis. Il y a quelque temps le chancelier de Pontchartrain, qui a beaucoup connu mon père, me reprocha de m'être éloigné du service du roi, et m'offrit une charge honorable. Mais la pruderie est à la mode depuis le règne de la veuve Scarron, et le chancelier me toucha quelques mots sur notre liaison. J'ai repoussé vivement ses insinuations. J'ai dit qu'il n'existait entre nous qu'une longue et sincère amitié, rien de plus. Alors Ponchartrain m'a fait entendre qu'il me verrait marié avec plaisir, et qu'une fois dans les liens de l'hymen, ma

fortune serait assurée. Ceci mérite considération, ma chère Gabrielle; je suis un bon parti, et à parler franchement, du côté de la fortune, je vaux mieux que vous.

La marquise fit un mouvement et se disposait à répondre. Chauny la prévint.

—Je sais ce que vous allez me dire. Vous êtes jeune, belle, et qui vous aime doit vous aimer toujours. Mais la fortune de notre Italien est moins solide que sa passion. J'ai sur ce sujet des renseignements certains, et bientôt, peut-être, il ne sera pas bon de se dire de ses intimes.

— Qu'est-il donc arrivé, Henri? Qu'avez-vous appris?

— Son luxe croissant, son opulence prodigieuse m'ont toujours paru cacher un mystère dont j'ai cherché l'explication; je ne comprenais pas, quoique Paris regorge de dupes et d'imbéciles, qu'on fît une telle fortune à vendre des poudres et des onguents; qu'on pût spéculer assez heureusement sur la crédulité publique pour tenir un état de prince. Je ne me trompais pas, Gabrielle, notre homme a une autre profession. Son charlatanisme n'est qu'une enseigne. Il y a trois jours, je me trouvais avec le vicomte de Saint-Robert, le chevalier d'Argenteuil et quelques autres. La conversation tomba sur Vinache. A ce moment survint Manceau, l'écuyer de madame de Maintenon

— Parbleu! lui dit Saint-Robert, tu vas éclairer nos doutes. On dit que tu as été chez cet homme. Apprends-nous ce que tu sais.

Manceau nous fit promettre d'être discrets, et voici à peu près ses paroles. Vous comprenez que nul n'y prêta plus d'attention que moi.

— Le lieutenant de police d'Argenson, nous dit-il, avait été prévenu par quelque rapport que des bruits singuliers circulaient dans le quartier sur le compte de Vinache. On parlait de propos tenus par des gens qu'on ne pouvait retrouver; il changeait souvent de domestiques; souvent il faisait des absences sans dire où il allait. On avait remarqué qu'il payait toutes ses dépenses en louis neufs, et mille autres circonstances qui semblaient bizarres. Le lieutenant général de police reçut une lettre anonyme qu'il attribua à quelque agent de Vinache mécontent de lui probablement. Cette lettre, presque aussi incompréhensible qu'elle était mal écrite, engagea M. d'Argenson à faire faire une visite domiciliaire rue Saint-Sauveur : il y envoya le commissaire au Châtelet, Socquart. Mais, soit que les recherches fussent mal dirigées, soit que le commissaire eût été gagné, le procès-verbal ne constata l'existence d'aucun délit. Cependant d'Argenson, qui surveille toujours Vinache, en parla à M. de Chamillart, celui-ci à madame de Maintenon qui m'a chargé d'aller examiner la maison, sous prétexte de marchander des diamants.

Je ne fis pas affaire, mais je remarquai que l'or était si commun chez lui, qu'il traînait partout, laissé sur les bureaux pêle-mêle avec du linge, des porcelaines et autres ustensiles de ménage. Vinache qui ne se défiait pas de moi, me montra des tableaux qu'il venait d'acheter pour trente mille livres au moins, un buffet garni de vaisselle d'argent et de vermeil valant bien dix mille écus; enfin, un mobilier d'une richesse inouïe.

— Voilà ce que nous apprit Manceau, et aujourd'hui même, il y a une demi-heure, Vinache a été mandé à Versailles par M. de Chamillart. J'irai ce soir voir le chancelier de Pontchartrain et je lui ferai part des soupçons que j'ai sur la fortune de cet homme.

— Comment! dit la marquise, vous voulez le perdre?

— Je le perds pour nous sauver peut-être ou du moins pour nous épargner des interrogatoires, des comparutions devant la police, dont vous ne vous souciez pas plus que moi. Savez-vous ce qu'on dit? Qu'il fait de l'or. S'il se ruinait, je croirais qu'en effet il peut chercher à résoudre le problème de la pierre philosophale; mais il s'enrichit, assurément c'est à un autre commerce que celui de la transmutation des métaux. Faire de l'or, cela signifie, à mon sens, faire de la fausse monnaie, ou quelque chose approchant, et quand on l'aura découvert, tous ceux qui auront été en relation avec lui seront inquiétés. Nous serons mêlés dans l'af-

faire, impliqués dans la procédure, au lieu que si je vais sans retard dire au chancelier ce que je sais et même ce que je ne sais pas, je détourne les soupçons; on ne pourra pas nous accuser d'avoir profité d'une fortune dont nous connaissions l'origine impure, puisque nous dénonçons nous-mêmes son possesseur.

— J'avoue que je sentirais quelques remords, dit la marquise; car enfin, il n'y a pas de preuves, et cet homme ne nous a fait que du bien.

— Il ne peut plus nous faire que du mal. Tenez, voulez-vous concilier notre sûreté, nos intérêts et votre sensibilité en supposant qu'il se tire sain et sauf de son entrevue avec M. de Chamillart, ce que je saurai ce soir à Versailles? Demain, faites-le prévenir de venir vous voir; dites-lui que vous savez tout, son nom, le genre de commerce criminel auquel il se livre; jouez l'indignation, et mettez votre silence à un bon prix, cela vaut bien cent mille livres; il les donnera pour avoir le temps de prendre la fuite; au moins nous ne perdrons pas tout.

Il faut dire, à l'honneur de la marquise, qu'elle ne voulut pas se prêter à cet odieux complot. Le comte de Chauny partit pour Versailles sans avoir pu parvenir à la convaincre. La destinée de Vinache devait s'accomplir autrement que par eux.

Le grain de sable.

Tel maître, tel valet, dit le proverbe. M. de Chamillart était doué d'une politesse exemplaire, d'une douceur et d'une patience à toute épreuve. Ces qualités existaient au même degré chez l'individu chargé de conduire Vinache à Versailles. Ce dernier n'était pas sans de vives inquiétudes sur le motif et le résultat de cette visite. Pendant le trajet il essaya, à plusieurs reprises et avec toute l'adresse dont il était capable, de faire causer son compagnon de voyage, assis en face de lui. Mais toutes ses tentatives échouèrent. Cet homme n'était instruit de rien, ou ne voulait rien dire. Il se laissa questionner sans montrer le moindre signe d'impatience, sans paraître le moins du monde importuné de cette insistance, et se borna à répondre invariablement et de la façon la plus civile à chaque demande :

— Je ne sais pas, monsieur.

Et ces mots étaient toujours suivis d'une profonde inclination de tête.

Ce fut donc dans une ignorance complète de ce que lui voulait le ministre que Vinache arriva à Versailles. Il repassait dans sa mémoire les événements des jours

précédents; il interrogeait ses souvenirs, et n'y trouvait aucun sujet sérieux de crainte. Le rapport du commissaire Socquart, loin de faire planer sur lui des soupçons, pouvait au contraire être évoqué comme un certificat de moralité. Mais des circonstances dont il n'avait pas connaissance avaient peut-être donné l'éveil; il fallait si peu de chose pour le perdre, pour mettre sur la trace du mystère dont il s'enveloppait. La politesse même de son compagnon, après l'avoir rassuré d'abord, lui paraissait ensuite de mauvais présage. N'était-ce pas un masque qu'il prenait pour rester inpénétrable? Ces pensées, ces doutes sur toute chose, auxquels il ne pouvait trouver de solution satisfaisante, joints à l'extrême émotion que lui avait causée son entrevue avec la marquise, le troublaient de plus en plus, à mesure que le moment de l'interrogatoire approchait. En vain il s'était dit qu'il fallait payer d'audace dans cet instant critique. Il tremblait en montant l'escalier du ministre, et lorsque la porte s'ouvrit, il eût souhaité que le plafond tombât sur lui et l'écrasât.

La présence d'un tiers qu'il ne s'attendait pas à trouver chez M. de Chamillart le tira de cet abattement et lui rendit l'assurance qui lui était si nécessaire.

Quelques minutes avant son arrivée, Chamillart avait dit à Samuel Bernard, qui était venu conférer avec lui d'une opération de finances :

— J'attends ici un homme que j'ai envoyé chercher à Paris, et sur lequel on a des soupçons. On rapporte à son propos des bruits singuliers que je suis bien aise d'éclaircir par moi-même. Restez, vous serez présent à l'entretien. Votre sagacité, votre connaissance des hommes, me seront utiles. Vous l'observerez pendant que je le ferai causer, et vous me direz ensuite votre avis.

Le financier s'inclina en signe d'assentiment. Le compliment que lui avait adressé Chamillart n'était nullement sincère. Il ne croyait pas avoir besoin d'un second. Le ministre, qui ne devait sa grande faveur auprès de Louis XIV et de madame de Maintenon qu'à sa nullité, dont il s'accusait de fort bonne grâce auprès d'eux, était vis-à-vis de tout autre plein de son propre mérite. Il avait la plus pauvre idée des talents de d'Argenson, et il était persuadé qu'en un quart d'heure il en découvrirait plus long que le lieutenant de police en huit jours. « Sa capacité était nulle, dit Saint-Simon, et il croyait tout savoir, et en tout genre, et cela était d'autant plus pitoyable que cela lui était venu avec ses places. »

La surprise de Samuel Bernard et de Vinache fut égale lorsqu'ils se reconnurent. Elle n'eût pas échappé au lieutenant de police; Chamillart ne s'aperçut de rien. L'Italien eut le temps de saisir au passage et de comprendre le signe par lequel le financier lui expliqua

que le hasard seul les réunissait dans le cabinet du ministre. Cependant ce hasard était étrange. Cette entrevue, en apparence fortuite, pouvait être un piége, et c'était peut-être à dessein qu'on les mettait en présence. Un des talents de Vinache était de lire d'une manière rapide et sûre sur le visage, et de juger les hommes par leur physionomie. Sa perspicacité n'avait jamais été en défaut qu'à l'égard de la marquise Il jeta un coup d'œil sur Chamillart, et eut bonne espérance en voyant « un grand homme dont la figure ouverte ne disait mot que de la douceur et de la bonté, et tenait parfaitement parole. »

— Monseigneur m'a fait l'honneur de me mander à Versailles, dit-il en s'inclinant respectueusement. J'attends qu'il veuille bien me dire ce qu'il désire de moi.

— Asseyez-vous, dit Chamillart, fidèle à ses habitudes de politesse.

—J'obéis, monseigneur; cette permission confirme ce que m'ont répété tous ceux qui ont eu le bonheur de vous approcher. La haute fortune que vous devez à vos talents ne vous inspire aucun orgueil. J'ose donc compter sur votre bienveillance, et j'espère que je n'encourrai pas votre colère s'il m'échappe quelques paroles déplacées. Quoique j'aie reçu souvent chez moi des personnages qui me sont bien supérieurs, je ne connais pas les usages et le langage de la cour, et vous voudrez bien excuser mon ignorance.

Chamillart l'aurait laissé débiter, sans l'interrompre, autant de phrases banales qu'il aurait voulu. Pendant que Vinache parlait d'un air humble et avec un accent bien câlin, Chamillart mettait à l'examiner toute la pénétration qu'il n'avait pas. L'Italien feignit de paraître céder à la domination de ce regard qui s'émoussait à la surface. Au bout de quelques instants, et quand il le crut suffisamment intimidé, Chamillart lui dit d'une voix brève et sèche :

— Vous êtes Italien?

— Oui, monseigneur.

— Pourquoi êtes-vous venu en France?

— Pour y chercher fortune.

— Vous êtes riche?

— J'ai quelque bien.

— Comment l'avez-vous acquis?

Vinache baissa les yeux, tourna et retourna son chapeau entre ses doigts, comme un homme réellement embarrassé. Chamillart regarda de côté Samuel Bernard, qui, se méprenant comme lui sur le trouble de Vinache, commençait à redouter les suites de cet interrogatoire.

— Comment l'avez-vous acquis? répéta le ministre d'une voix encore plus impérative. Vous ne répondez pas.

— Monseigneur, dit enfin Vinache, vous me pardonnerez mon hésitation : nous ne sommes pas seuls.

Ce que je vous dirais volontiers à vous qui avez le droit de m'interroger, je puis craindre de l'avouer devant une personne que je ne connais pas. Je suis franc et sans détours, mais je dois être prudent.

— Monsieur est un fidèle serviteur du roi, un de mes amis, répondit Chamillart en adressant un gracieux sourire au financier; monsieur est Samuel-Bernard.

Vinache s'inclina, rassuré par cet éloge et persuadé que le ministre n'avait aucun soupçon de leur complicité.

— Comment avez-vous gagné votre fortune?

— En faisant des dupes.

— Vous en convenez?

— Je vous ai dit, monseigneur, que je suis un homme franc et sans détours, et je vous en donne la preuve.

— Moi, je vois dans cet aveu la preuve d'une vérité tellement évidente, que vous ne pourriez la nier.

— Pourquoi le nierais-je? Que voulez-vous savoir de moi? que me reproche-t-on? l'exercice d'une profession dans laquelle le plus savant marche au milieu des ténèbres. Je ne suis pas médecin, c'est vrai, et je vends des remèdes. Mais sont-ils nuisibles? Leur composition est mon secret, et c'est ce secret que je craignais de divulguer. Si on le connaissait, je serais ruiné, monseigneur.

— Quel est-il?

— Celui de teindre avec des substances innocentes,

avec quelques gouttes d'essences, qui n'ont rien de malfaisant, de l'eau claire; celui de déguiser, à l'aide de quelques préparations, des farines, et de les vendre fort cher, j'en conviens. Est-ce là un crime? Non assurément.

— C'est un acte répréhensible, monsieur. Vous vendez au poids de l'or ce qui ne vous coûte rien.

— Ce que je vends, monseigneur, ne saurait être trop payé. La vie et la mort sont le secret de Dieu. Il n'appartient à aucun homme de donner l'existence à la matière, de retenir la vie qui s'échappe du corps. Ce que je vends, ce ne sont pas des drogues; ce que contiennent mes fioles, ce n'est pas un remède plus ou moins puissant, c'est la confiance que je rends à l'affligé, la force de l'âme que je donne aux malades pour combattre la maladie; ils guérissent souvent, parce qu'ils croient qu'ils doivent guérir. Que me manque-t-il pour avoir le droit de soulager mes semblables? Un diplôme, un certificat d'ignorance. J'en achèterai un, monseigneur. De charlatan je deviendrai docteur.

— J'ai d'autres questions à vous adresser, dit Chamillart. Ce n'est pas là votre seule industrie?

— J'en ai une autre, monseigneur, je fais le commerce de diamants. Permettez-moi de vous dire en peu de mots l'histoire de ma vie et de ma fortune.

Le ministre fit un signe d'assentiment. Vinache, qui

avait bien jugé son homme, savait qu'il pouvait mentir avec impudence. Il reprit :

— Je suis né à Rome d'une famille noble. Ma mère, qui était fort superstitieuse, fit tirer mon horoscope, et on lui prédit que son fils deviendrait un jour fort riche. Je n'ai jamais ajouté foi aux prédictions, mais j'entendis si souvent répéter celle-ci dans mon enfance qu'elle me frappa, et plus tard, lorsque je commençai à penser, à raisonner sur les choses que je voyais, je résolus de donner raison à l'horoscope; mais, à vrai dire, je comptais plus sur moi, monseigneur, que sur le concours favorable des astres. Mon père qui était grand dataire du pape, voulait me faire entrer dans les ordres. J'étudiai d'abord la théologie, puis, poussé par un goût très-vif, je me livrai avec ardeur aux sciences naturelles, à la chimie, à la physique, à la minéralogie; un certain penchant pour le merveilleux m'entraîna vers l'astrologie.

Le résultat de cette dernière étude fut de me convaincre de sa fausseté et de me persuader que ce qu'on appelle bonheur ou malheur ne dépend pas des constellations, mais bien de notre volonté, de notre aptitude à telle ou telle chose. En un mot, j'appris que nous pouvons tout ce que nous voulons, si nous savons ne vouloir que ce que nous pouvons faire. Un jour, pendant l'hiver, je rencontrai dans la campagne, à une demi-lieue de Rome, un pauvre diable mourant de froid, et que la

fièvre faisait trembler au pied d'un arbre où il serait mort infailliblement. Je m'approchai de lui et lui pris la main. Cet homme crut que j'étais médecin, et me pria de le secourir. Je lui dis qu'il était beaucoup moins malade qu'il ne le croyait, que c'était une honte de céder ainsi à une légère souffrance, que s'il le voulait, il pouvait regagner à pied sa demeure. Je lui ordonnai de se lever, de marcher, de vaincre le mal; il le fit. La peur de mourir le tuait, la volonté de vivre le sauva. Je vis que, plus que la science, la foi dans la science pouvait opérer des miracles, et de ce jour ma vocation fut décidée. Mon père et ma mère moururent; j'avais hérité de leur fortune, qui se montait à quarante mille livres environ. Je quittai l'Italie et je vins à Paris.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre pays?

— Il m'offrait moins de ressources que la France. En Italie, j'aurais eu des concurrents dangereux. Il y a trop de confesseurs, trop de prêtres, monseigneur, trop de médecins de l'âme, pour qu'un médecin du corps surtout, comme je le voulais être, eût chance de s'enrichir. Dans mon pays on ne croit qu'au pape, et le remède universel, la panacée qui guérit de tous les maux est une prière à la madone. Je vins donc à Paris, et j'ai prospéré. J'avais appris à connaître les pierres précieuses, j'ai mis ces connaissances à profit. J'ai acheté et revendu des diamants. Mes spéculations ont été heureuses, comme le sont toutes celles que dirige l'expérience;

j'ai gagné quatorze mille livres sur les diamants qui m'en avaient coûté quarante mille à l'inventaire du frère de Sa Majesté. Je pourrais vous citer, monseigneur, vingt autres opérations aussi avantageuses. Voilà comment j'ai réalisé la prédiction faite à ma mère.

Tout cela avait été débité d'un air de bonne foi capable d'en imposer à de plus fins que Chamillart. Samuel Bernard avait écouté sans interrompre, admirant la merveilleuse impudence de l'Italien, qui s'était levé à la fin de son histoire improvisée et attendait les ordres du ministre. Celui-ci pensa qu'il était de sa dignité de ne pas paraître convaincu de l'excellence de ces raisons,et sans vouloir s'expliquer, il dit à Vinache.

— Vous pouvez vous retirer, monsieur. Si j'ai d'autres renseignements à vous demander, je vous ferai appeler.

— Je serai toujours à vos ordres, monseigneur.

Il salua profondément et sortit.

— Eh bien? demanda Chamillart quand Vinache se fut retiré, que pensez-vous de cet homme?

Samuel Bernard, qui avait deviné l'impression favorable que l'Italien avait produite sur l'esprit du ministre, et qui savait que le plus sûr moyen de le faire persévérer dans son opinion était d'en avoir une contraire à la sienne, répondit :

— Je ne sais quel degré de confiance méritent ses

paroles, s'il a dit vrai ou s'il a menti; mais il me semble qu'il a le regard faux.

— Vous trouvez? Allons, je vous croyais meilleur physionomiste, Samuel. Cet homme est sincère; je l'ai observé avec attention, et, sans vanité, j'ai le coup d'œil assez exercé : le drôle a de l'intelligence, des idées; il n'est pas étonnant qu'il ait fait fortune. Si réellement ses drogues ne contiennent aucune substance nuisible, je ne vois pas grand inconvénient à lui laisser continuer son commerce. Je n'ai pas voulu et je m'en applaudis, écouter d'Argenson, qui est toujours pressé de mettre les gens à la Bastille, et qui, sur des bruits vagues et des dénonciations sans fondement, sur des propos de quartier, voulait le faire arrêter. J'ai eu raison de voir par moi-même.

— C'est votre habitude en toute chose, monseigneur, dit Samuel Bernard. Quelle qu'ait été mon opinion sur cet homme, je le crois parfaitement innocent, puisque c'est l'avis de Votre Excellence. De quoi l'accusait-on?

— De faire de l'or. C'est le défaut des subalternes de voir partout des coupables, pour prouver toujours leur zèle. Retournez-vous à Paris?

— Oui, monseigneur, ce soir.

— Dites de ma part à d'Argenson qu'il laisse cet homme tranquille.

— Vous défendez au lieutenant général de police de le surveiller?

— Maintenant du moins. S'il a quelque chose à cacher, il va prendre ses précautions; le moment serait mal choisi. Plus tard, nous verrons. Adieu, voici l'heure où je me rends chez madame de Maintenon.

Samuel Bernard sortit du cabinet du ministre, rassuré pour le moment, mais inquiet pour l'avenir, et se promettant bien d'avoir dès le lendemain une conversation sérieuse avec l'Italien, et de lui remontrer les périls d'une plus longue association. De son côté, Vinache faisait les mêmes réflexions en revenant à Paris. Le danger n'était que conjuré. Il prit sur-le-champ une résolution énergique, celle d'éloigner Marthe et de décider la marquise à quitter Paris, à le suivre en Italie. Il pouvait réaliser en quelques jours des sommes considérables; et habitué depuis longtemps à réussir dans tout ce qu'il entreprenait, il ne doutait pas du succès. Plein de confiance et d'espoir, il regagnait sa demeure, décidé à obtenir le soir même le consentement de sa femme, à lui chercher querelle au sujet de la visite du comte de Chauny, et à jouer le rôle de mari jaloux et offensé.

Au coin de la rue Saint-Laurent, sa voiture fut obligée de s'arrêter. La rue était pleine d'une foule inquiète, tumultueuse, qui allait, venait et criait. Vinache, ignorant la cause de ce rassemblement, mit pied à terre.

Un quart d'heure auparavant un homme ivre avait

ameuté le peuple à la porte d'un cabaret; il engageait es passants à boire avec lui, offrant généreusement de payer la dépense. Un portefaix du quartier le reconnut et le nomma. Tout le monde bientôt sut que cet homme était Laboulaye, l'ancien valet de chambre de Vinache. Bavard comme un ivrogne en belle humeur, il avait raconté que son ancien maître lui avait autrefois donné de l'argent pour qu'il ne dît pas ce qu'il savait; qu'il avait consenti à s'éloigner de Paris, mais qu'il y revenait ne trouvant pas la pension assez forte; que Vinache achèterait fort cher son silence, parce que lui, Laboulaye, pouvait le perdre s'il disait qu'il faisait de l'or.

Ces propos, répétés plusieurs fois, avaient été entendus par des agents du lieutenant général de police qui depuis plusieurs jours ne quittaient pas le quartier et se tenaient prêts à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus. Un d'eux aperçut Vinache au moment où il s'informait de ce qui se passait. Une demi-heure après, les portes de la Bastille se refermaient sur lui.

Le dernier rêve.

L'arrestation de Vinache ne fut pas la seule. Prévenu sur-le-champ par ses agents, M. d'Argenson, avant

d'avoir vu Samuel Bernard, s'assura de la personne de madame Vinache, de Laboulaye, de tous les domestiques de la maison. Le commissaire de police Socquart, dont le rapport se trouvait démenti par l'accusation de l'ancien valet de chambre, et Nicolas Buisson, sieur des trésoriers, compromis par des rapports secrets, furent immédiatement incarcérés. Samuel Bernard essaya en vain de faire comprendre à d'Argenson que les ordres de Chamillart étaient qu'on n'inquiétât pas Vinache. Le lieutenant de police fut inflexible, et le lendemain il rangea facilement le ministre à son avis. Quelques jours après, une descente eut lieu à Conbron. Mais, prévenu à temps, Ménager, secrétaire du roi et député du commerce de Rouen, s'y était rendu en toute hâte, avait fait disparaître les pièces de conviction, et congédié Duboile, Martino Polli et Thuriat.

L'arrestation de Vinache fit grand bruit d'abord. Elle devint le sujet de toutes les conversations de Paris et de Versailles. Une fois éventé, ce secret si bien gardé, ce mystère dont personne pendant si longtemps n'avait soupçonné seulement l'existence, était raconté par mille bouches avec des détails qui variaient sans cesse suivant le degré d'imagination et la tournure d'esprit de chaque narrateur. L'un y voyait un prétexte à un imbroglio comique où l'on marchait de surprise en surprise, où se croisaient les complications d'une

intrigue inexplicable; l'autre bâtissait, à ce propos, un roman sombre et sanglant où le fer et la prison jouaient le principal rôle, et chacun affirmait être parfaitement instruit des mensonges qu'il débitait. Chamillart n'eut garde de se vanter auprès de madame de Maintenon du jugement qu'il avait porté sur Vinache, et il se laissa tout naturellement attribuer l'honneur de cette découverte, après avoir recommandé le secret à Samuel Bernard; celui-ci de son côté, comptant sur son crédit et sa haute position financière, se tenait prêt à lui faire ses confidences au moment où le soupçon remonterait jusqu'à lui.

Bientôt, comme il arrive toujours en pareille circonstance, la curiosité publique s'épuisa faute d'aliments. Il ne transpirait rien des interrogatoires et des découvertes de l'autorité. Chaque jour amenait des révélations qu'on s'empressait d'étouffer. La complicité de certains personnages qu'on ne voulait pas perdre était si probable, qu'il parut impossible de faire le procès à Vinache sans les mettre en cause. On craignait le scandale, et on laissa l'affaire s'assoupir. Ce qui arriva plus tard à l'égard de sa femme autorise à croire qu'au bout d'un certain temps en aurait sans doute ouvert secrètement les portes de la Bastille au prisonnier, et qu'on l'aurait fait passer à l'étranger. Mais sa destinée devait en ordonner autrement.

Il avait été mis au cachot, et il y resta huit jours

environ. Au bout de ce temps, et sans qu'il eût fait aucune demande, on le transféra dans une chambre plus saine. Le gouverneur et les gardiens reçurent l'ordre d'avoir pour lui les complaisances qui pouvaient s'accorder avec la sûreté du service. Chaque jour, pendant une heure, on lui accordait la permission dont jouissaient les prisonniers privilégiés : celle de se promener sur la plate-forme de la tour où il était renfermé. Sa nourriture était convenable, et, sur les six bûches que le gouverneur était tenu par les règlements de lui fournir, le geôlier n'en volait qu'une : il n'avait pas à se plaindre. On le traitait comme un duc et pair.

C'était au reste le prisonnier le plus doux et le plus patient qu'on pût trouver. Dans les égards qu'on avait pour lui, il reconnaissait l'influence de Samuel Bernard; mais sa captivité eût-elle continué avec la même rigueur, il se serait peu inquiété du sort qui l'attendait. Des deux passions qui avaient rempli sa vie, une seule l'occupait encore, augmentée par l'inaction et la solitude. Toutes les facultés de son esprit, toutes les forces de son âme, se concentraient sur le souvenir de la marquise de Versac, perdue pour lui au moment même où il croyait enfin être aimé d'elle. C'était le sujet unique et constant de ses pensées, de ses rêves et de ses regrets. Il eût fait volontiers le sacrifice de sa vie pour la revoir une fois encore; il serait mort

content s'il eût appris seulement qu'elle le plaignait.

Un jour, en rentrant dans sa chambre de sa promenade sur la plate-forme, il crut remarquer que son geôlier avait une mine moins rébarbative qu'à l'ordinaire, et qu'en refermant la porte, il lui adressait un signe d'intelligence.

En se retournant, Vinache aperçut une lettre posée sur la cheminée.

Qui pouvait lui écrire?

Samuel Bernard et ses autres associés n'ignoraient pas qu'il ne savait pas lire.

La marquise seule ne connaissait pas cette circonstance. Était-ce donc elle qui, pour lui envoyer une consolation, avait à prix d'or séduit son geôlier?

Il voulut interroger cet homme et l'appela; mais sa voix ne fut pas entendue; ses cris moururent étouffés par les épaisses murailles qui pesaient sur lui.

Il fallut donc qu'il se résignât à attendre jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où le geôlier venait pour lui retirer sa lumière. Mais soit hasard, soit intention, il ne vint pas seul, et pour ne pas se compromettre aux yeux de son compagnon de ronde, il se montra plus bourru et de plus mauvaise humeur que d'habitude.

L'obscurité et le silence, si doux pour ceux qui sont heureux, redoublent les tourments des cœurs qui souffrent. La nuit s'écoula sans sommeil, pleine d'incertitudes et d'angoisses pour Vinache. Il passait tour

à tour du doute à l'espoir : il eût moins ardemment désiré connaître ce que renfermait ce papier si, en le lui remettant, on lui eût dit : — C'est votre grâce ou votre arrêt de mort. Cent fois il crut voir le jour poindre à l'angle de sa fenêtre; il comptait les minutes et les secondes par les pulsations de son pouls, par les battements de la fièvre qui le brûlait. Sur son lit et toujours trompé par son attente, il lui semblait que cette nuit ne devait pas finir. Enfin, les premières lueurs de l'aube pénétrèrent dans sa chambre; ses regards dévorèrent de nouveau cette lettre. Il la portait de son cœur à ses lèvres; muet et les yeux baignés de larmes, il restait absorbé dans cette contemplation, et lorsque son gardien entra, il ne l'entendit pas d'abord; il fallut que cet homme le poussât pour le tirer de sa rêverie.

— Qui vous a remis cette lettre? lui demanda Vinache.

Le geôlier le regarda d'un air étonné.

— Vous devez bien vous en douter, répondit-il, si vous l'avez lue. Mais parlez plus bas. Si on savait que je vous l'ai remise, j'irais prendre votre place dans votre ancien cachot, et une fois que j'y serais enfermé, je ne pourrais pas compter, comme vous, pour séduire mon geôlier, qu'une jeune et jolie dame s'intéressât à moi.

— Une lettre d'elle! s'écria Vinache. Oh! mon cœur ne m'avait pas trompé; elle ne m'a pas oublié! elle

m'aime! Ah! j'en deviendrai fou de bonheur... et de désespoir, ajouta-t-il en s'arrachant les cheveux.

Le geôlier, qui ne comprenait rien à ces sentiments si opposés, et qui craignait que ses cris ne fussent entendus, se hâta de sortir et de refermer la porte.

Le même jour le lieutenant général de police l'interrogea pour la forme, car il avait appris d'un autre côté le secret des opérations de Vinache, et il savait que cette mystérieuse affaire devait rester ensevelie dans l'ombre. D'Argenson lui dit que son salut dépendait peut-être de ses aveux, et lui demanda l'explication de quelques notes écrites par ses associés sur des feuilles détachées qu'on avait saisies chez lui. Vinache, qui n'avait qu'une pensée, celle de lire la lettre de la marquise, et qui avait cru deviner à la manière dont M. d'Argenson l'interrogeait que son procès n'aurait peut-être pas une issue fatale, Vinache promit de donner tous les renseignements dès qu'il serait en état de le faire. Il avoua son ignorance et obtint la permission d'apprendre à lire.

Chaque jour un maître désigné par le gouverneur venait dans sa chambre pendant deux heures le matin et deux heures l'après-midi, et lui donnait des leçons. A trente-huit ans Vinache redevenait enfant : par la force de sa volonté il brisait la résistance que lui opposait son intelligence rebelle. Quand sa mémoire se troublait, quand son esprit, fatigué par une trop longue

tension, succombait sous l'effort, il tirait la lettre de son sein, la baisait avec amour, et retrouvait du courage et une nouvelle ardeur pour l'étude. Lorsqu'il put lire assez couramment dans un livre, son précepteur, qui était charmé de ses progrès et qui les attribuait naturellement à l'excellence de ses démonstrations, l'exerça sur des phrases écrites à la main. L'écolier aurait pu commencer à déchiffrer quelques mots de la lettre, mais il voulait la lire tout entière, sans hésitation, en repaître à la fois son cœur et ses yeux, et il eut assez d'empire sur lui-même pour résister à la tentation, pour se forcer à attendre.

Enfin, le jour tant désiré arriva. Il lut sans s'arrêter les lignes suivantes, dictées à la marquise par un de ces sentiments non raisonnés qui font agir si souvent les femmes, et qui offraient un mélange inexplicable de compassion et de cruauté.

« Je sais tout; je sais qui vous êtes; mais je me souviens des preuves d'amour que vous m'avez données, et je vous pardonne. Vous avez des amis puissants qui s'emploieront pour vous, et je me joindrai à eux. Mais si nous obtenons votre liberté, il sera inutile de chercher à me revoir. Je ne puis vous appartenir à aucun titre. J'aime et je suis aimée. Depuis longtemps j'ai donné mon cœur et ma main au comte de Chauny. »

— Le comte de Chauny! s'écria Vinache; l'amant de Marthe Bulot! il était aussi l'amant de Gabrielle!

Ce furent les seules paroles qu'il prononça. Aucune plainte ne sortit de sa bouche.

Lorsque le geôlier entra le soir dans sa chambre plongée dans l'obscurité, il heurta du pied un corps étendu à terre.

Vinache s'était coupé la gorge avec un couteau. Il respirait encore, mais on ne put le rappeler à la vie.

Le procès-verbal de M. Dujonca, lieutenant du roi à la Bastille, inscrit sur les registres de la salle du conseil, était conçu en ces termes, qui ne brillent pas précisément par l'élégance et la correction :

« Du jeudi saint, 20 mars 1704.

» La nuit du mercredi au jeudi saint, M. Vinache, Italien, détenu à la Bastille, est mort dans la troisième de la Bertaudière, en présence de la Boutonière, porte-clefs, et de Michel Hirlande, caporal de la compagnie franche de la Bastille; après laquelle mort ses deux gardiens ont été avertir M. de Resarges, qui s'est levé pour aller dans la chambre du sieur Vinache, lequel s'est tué lui-même, s'étant coupé la gorge au-dessous du menton, d'une très-grande blessure et large ouverture, de hier mercredi, avec son couteau; les pansements et bons secours qu'il a eus ne pouvant le sauver. Étant revenu en quelque connaissance, notre aumônier a fait de son mieux pour le confesser, mais fort inuti-

lement, et j'ai été avertir M. d'Argenson, lequel est venu aussitôt pour voir et pour parler au malheureux qui s'est tué et qui n'a rien dit.

» Du samedi 22 mars, six heures du soir, on a fait enterrer le sieur Vinache sous le nom d'Étienne Durand, qu'on a porté à la paroisse Saint-Paul, dans le cimetière, et avant que de le mettre dans la bière, du même jour samedi, sur les quatre heures du soir de l'après-midi, M. d'Argenson est encore venu pour le voir, examiner et reconnaître ce mort.

Tronchin, Ménager, Waderhultz, ne furent pas même arrêtés. Le commissaire au Châtelet, Toussaint Socquart, fut mis en liberté le 18 avril 1704 et reprit ses fontions; Laboulaye sortit de la Bastille le 21 août suivant. Les mémoires du temps ne disent pas ce que devint Thuriat, empoisonné qnelques jours après Vinache, comme il cherchait à rentrer dans Paris.

Immédiatement après la mort de Vinache, on remit sa veuve en possession de tous ses biens, et on se contenta de lui dire que son mari était mort d'apoplexie à la Bastille.

Les biens fonds de Vinache, sans compter un mobilier d'une richesse inouïe et les sommes immenses qu'il avait dépensées depuis son retour à Paris, consistaient en un bien à Conbron d'une valeur primitive de sept à huit mille livres, et qui s'était accru jusqu'à trois mille livres de revenu; une terre en Anjou, qui

venait du duc de Brissac, de trois mille livres de rente avec un château qui avait coûté deux cent mille livres à ceux qui l'avaient fait construire, plus douze mille livres de rente sur la ville, quatre ou cinq cent mille livres placées à la douane de Paris et à celle de Rouen. Lorsqu'il fut arrêté, il était en marché pour acheter la terre d'Ermenonville deux cent cinquante mille livres. Tout cela constituait une fortune considérable dans un temps où le mot millionnaire avait quelque chose d'assez fantastique pour l'imagination du peuple.

FIN

PERSONNAGES.

LE CHEF DU CABINET.

LA VICOMTESSE DE SAINT-HÉREIN.

(*La scène se passe dans le cabinet du ministre.*)

LE DÉVOUEMENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEF DU CABINET *assis à son bureau,*

puis LA VICOMTESSE.

(*Un garçon de bureau remet une lettre et sort.*)

LE CHEF, *lisant.*

« Mon cher ami, je suis le plus malheureux des hommes. Mon mariage est manqué. Je perds mademoiselle de Morantais, que j'aime plus que ma vie. J'en mourrai de désespoir. Je quitte la France. Adieu. »

Ce pauvre Adolphe! il était si heureux! Il ne me dit pas comment ce mariage s'est rompu...

LE GARÇON DE BUREAU (*annonçant.*)

Madame la vicomtesse de Saint-Hérein.

LE CHEF, *avec impatience.*

Quel ennui! on ne peut être seul un moment... Faites entrer. *Il place la lettre de son ami sur son bureau.*)

LA VICOMTESSE (*saluant.*)

Que je vous remercie, monsieur, de vouloir bien me donner audience!

LE CHEF (*approchant un fauteuil.*)

Daignez vous asseoir, madame... En quoi puis-je vous être agréable? (*il s'assied.*)

LA VICOMTESSE (*avec hésitation.*)

Ce n'est pas facile à dire, monsieur... ou du moins à dire en peu de mots. (*Elle regarde son interlocuteur qui la regarde de son côté.*) Avez-vous le temps de causer, monsieur?

LE CHEF.

Oui, madame. (*Il sonne.*) Bernard, je suis sorti pour une heure.

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est beaucoup, monsieur, je crains...

LE CHEF.

Qui sait? D'ailleurs j'ai le temps... (*regardant la pendule.*) Quatre heures.

LA VICOMTESSE.

Ah! vous me supposez bavarde?

LE CHEF.

Je crois, madame, que je vous entendrai avec le plus vif intérêt.

LA VICOMTESSE.

Supposons autre chose... pour causer, il faut une certaine liberté d'esprit; il faut se sentir à l'aise... autrement on ne sait rien dire, moi, surtout. Si j'ai peur, je perds la tête, je brouille les mots, je parle une langue étrangère; comme cette femme d'un député à qui le roi disait : Bonjour, madame! Et qui lui répondit : *Yes, Sir...* C'est très-vrai. —Eh bien! supposons que vous êtes avec moi assis dans mon salon?...

LE CHEF.

Seul avec vous?

LA VICOMTESSE.

Seul... que nous nous connaissons, que nous nous estimons, enfin que nous parlons des hommes et des choses de ce temps avec cette franchise, cette liberté qui naissent d'une confiance réciproque.

LE CHEF.

Cela voudrait-il dire que nous allons dissimuler comme deux traîtres de mélodrame?

LA VICOMTESSE.

Non, monsieur, je ne joue pas la comédie, je vous jure... je suis une femme sérieuse.

LE CHEF.

Oh! pardonnez une plaisanterie...

LA VICOMTESSE.

Permettez que je me place dans le vrai, que je vous

dise où je veux arriver; très-franchement, connaissant mes intentions, vous comprendrez ma tactique, et vous vous y prêterez sans trop de défiance.

J'ai un service à vous demander, un service d'une nature très-délicate. Il s'agit d'une amie, une amie intime, qui s'est mise dans une fausse position. Vous pouvez m'aider à l'en tirer. Voilà mon but.

Mais je ne vous connais pas, monsieur. Je viens à vous avec des renseignements incertains, contradictoires. — Vous êtes un homme féroce, un sanglier, m'a dit celui-ci. — Un autre affirme que vous êtes la bonté même... On juge si diversement les gens en place!

LE CHEF.

C'est un peu le sort de tout le monde.

LA VICOMTESSE.

Oh! il est bien des gens dont on ne dit que du mal. Au reste, ce sont peut-être les meilleurs. — Eh bien! ne vous connaissant pas, je ne sais comment vous aborder. De là, ce besoin de conversation que je vous ai exprimé. Si je vous disais brusquement, sans préambule : Veuillez faire ceci pour moi... il est probable que vous ne le feriez pas... Il me semble que j'aurai plus de chances, si je fais un peu connaissance avec vous...

LE CHEF.

C'est-à-dire que je suis une charade, dont vous voulez deviner le mot.

LA VICOMTESSE.

Ou une citadelle autour de laquelle j'ai besoin de tourner, afin de trouver l'accès que je cherche. Vous voyez que je suis franche.

LE CHEF.

Parfaitement... mais, prenez garde : la citadelle n'est pas bâtie sur le roc...

LA VICOMTESSE.

Ne capitulez pas trop tôt, ou je ne dis rien... — Êtes-vous marié, monsieur?

LE CHEF.

Fort peu, madame...— Et vous?

LA COMTESSE, *vivement.*

Beaucoup, monsieur.

LE CHEF.

Oh! vous avancez ce mot comme un bouclier... C'est pourtant moi qui suis sur la défensive.

LA VICOMTESSE.

Ma question est peut-être indiscrète... mais c'est qu'il y a tant de différence entre un homme marié et un célibataire!...

LE CHEF.

Pour suivre votre comparaison, l'homme marié, c'est une forteresse où il y a une garnison, tandis que, chez le célibataire, il y en a quelquefois plus d'une.

LA VICOMTESSE, *riant.*

Laissez là mes comparaisons, qui sont stupides... Et surtout n'allez pas vous imaginer qu'on veuille vous corrompre par un mariage... J'avais pensé à votre femme, parce que les femmes comprennent mieux que les hommes certaines positions.

LE CHEF.

N'êtes-vous pas là pour aider mon intelligence

LA VICOMTESSE.

Soit. On dit que votre ministre est un homme très-habile, très-spirituel, très-fin surtout?

LE CHEF.

Vous voulez savoir ses défauts? Je ne puis pas en conscience...

LA COMTESSE.

Oh! je vous les dirai bien moi-même... on dit que c'est un vrai Machiavel.

LE CHEF.

Qu'entendez-vous par là?

LA VICOMTESSE.

Ce qu'on entend par un Machiavel? Je ne sais trop, moi, je ne suis pas une savante, une madame de Staël. Mais enfin Machiavel ne veut dire rien de bon. Par exemple, n'est-ce pas une infamie que d'avoir pris cette pauvre princesse, de l'avoir enfermée dans un château fort?...

LE CHEF.

Que vouliez-vous donc que l'on fît? qu'on la laissât courir les champs, exciter les paysans, allumer la guerre civile?

LA VICOMTESSE.

Non, mais on pouvait faire semblant de la vouloir prendre, afin de l'effrayer... elle se serait en allée.

LE CHEF.

Eh! l'on faisait semblant depuis plusieurs mois, et elle ne s'en allait pas.

LA VICOMTESSE.

Ou, si l'on était obligé de l'arrêter, il fallait la faire conduire tout droit à la frontière.

LE CHEF.

Pour qu'elle revînt quelques jours après.

LA VICOMTESSE, *haussant les épaules.*

Vous croyez aussi qu'elle serait revenue?

LE CHEF.

Madame, j'ai entendu parler d'une femme qui avait subi cinq fois l'opération césarienne. Le docteur Dubois lui dit : « A la sixième, tu mourras. » Neuf mois après, la malheureuse...

LA VICOMTESSE.

Une femme du peuple.

LE CHEF, *ironiquement.*

C'est vrai... les grandes dames n'ont pas de ces faiblesses.

LA VICOMTESSE.

Quelle indignité! vous aussi! Je croyais qu'il n'y avait que vos... Machiavel qui pussent supposer une pareille horreur... — Ce n'est pas assez d'être arrêtée, enfermée... Cette pauvre princesse! il faut encore que la calomnie... car c'est une calomnie, n'est-ce pas, monsieur?... Voyons, soyez honnête homme, dites-moi la vérité.

LE CHEF *froidement.*

Je vous jure, madame, qu'en prenant la princesse on a fait deux prisonniers. Tenez... (*il lui présente une dépêche*) lisez plutôt...

LA VICOMTESSE (*après avoir lu.*)

On ne m'avait donc pas trompée!.. Oh! c'est à en mourir de honte!... Une princesse! capable d'une telle infamie * !...

LE CHEF.

N'êtes-vous pas un peu bien sévère, madame? Il faut se mettre à la place des personnes, pour les juger. Une faiblesse est quelquefois excusable, surtout dans une jeune veuve. Peut-être aussi est-ce une surprise : un chef de partisans en jupons est exposé à bien des accidents...Et si c'était un acte d'héroïsme par hasard? J'imagine sur ce sujet un roman fort intéressant que j'écrirai quelque jour.

LA VICOMTESSE.

Allons donc! c'est une abomination! Une femme comme elle, se devait à ses enfants, dont elle a compromis la légitimité; elle se devait à son parti. La belle aventure, pour nous, qui sommes mères de famille, qui avons des filles à marier, auxquelles nous avons appris à aimer, à vénérer comme auguste, une femme qui... Grand Dieu! que vont-elles penser, quand elles apprendront?...Est-ce que votre gouvernement ne devait pas garder pour lui cet affreux secret?

* A cette époque, il n'avait pas encore été question du MARIAGE SECRET, publié seulement en 1833. En rapportant cette conversation, nous avons voulu démasquer les faux dévouements dont les princes sont toujours dupes, et non réveiller une opinion alors accréditée sur la prisonnière de Blaye, qui a droit à tous nos égards. Elle est maintenant hors de la scène politique, et vit honorablement à l'étranger, remplissant ses devoirs de famille, au milieu des jouissances d'un luxe délicat, et protégeant les arts qu'elle aime comme autrefois.

LE CHEF.

Les gouvernements cachent leurs fautes... mais celles de leurs ennemis... ce serait bien évangélique... Les gouvernements ne sont pas des saints.

LA VICOMTESSE.

C'est égal, si j'avais une nièce dans ce cas... il me semble que je saurais me taire, pour l'honneur de ma famille.

LE CHEF.

Vous oubliez la raison d'État.

LA VICOMTESSE.

Toutes les mauvaises actions ont leur raison... Et malheureusement, les bonnes sont quelquefois des sottises. Ce monde est si étrange! on ne dit jamais si l'on fait bien ou mal. Tenez, j'ai une amie, dont je vous parlais tout à l'heure, madame de Morantais...

LE CHEF *avec intérêt.*

Madame de Morantais.

LA VICOMTESSE.

Née d'Estival, une des plus anciennes familles de France. Elle est fort attachée, comme tous les siens, à la branche aînée, par tradition de famille, par reconnaissance. Malheureusement elle ne sait pas résister à son premier mouvement. Et puis, trop d'imagination pour une femme. Elle a lu avec attendrissement, avec envie, dans les mémoires sur la révolution de 89, toutes ces belles histoires de dévouement qu'on a tant racontées de 1815 à 1830 et si bien escomptées! « quel bonheur! disait-elle, quel orgueil de voir son nom parmi ces noms célèbres! » Vous devinez le reste : au premier bruit de l'arrestation, sa tête se monte; elle écrit

à votre ministre, elle écrit à tout le monde, aux journaux même, qu'elle veut aller partager la captivité de l'auguste victime. Vous avez sa lettre dans vos cartons.

LE CHEF, *qui a cherché dans un dossier.*

En effet, madame... Eh bien! je suis heureux de vous apprendre que madame de Morantais a été autorisée à se rendre auprès de la princesse. Elle a dû en recevoir l'avis...

LA VICOMTESSE.

Eh! je le sais... Elle a cette autorisation.

LE CHEF.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Vous ne comprenez pas? Votre femme comprendrait, si vous étiez marié.

LE CHEF.

J'ai peut-être deviné... mais puis-je croire que votre noble amie, si dévouée il y a huit jours, le soit moins aujourd'hui, parce qu'elle a appris que l'illustre prisonnière a plus besoin de consolation?

LA VICOMTESSE.

Bon Dieu! elle est tout aussi dévouée... mais la situation n'est plus la même... Comment voulez-vous qu'une grande dame, très-dévote, mère de deux demoiselles de dix-neuf ans, s'en aille assister à un... événement aussi scandaleux. On est dévouée, mais on ne veut pas être ridicule.

LE CHEF.

Cependant si elle reste à Paris, on pourra la trouver ridicule, et pas du tout devouée.

LA VICOMTESSE.

Nous parlerons de cela tout à l'heure. Je vous explique la position de mon amie. Elle a un mari. Quand elle s'est mis en tête ce beau dévouement, elle ne l'a pas consulté; ce n'est pas l'usage dans sa famille; d'ailleurs il était absent. C'est un militaire, un homme violent. Je crains tout de sa part.

LE CHEF.

Il me semble, madame, que vous exagérez, madame de Morantais veut aller là... M. de Morantais ne le veut pas, madame reste chez elle... et tout est dit.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire que mon amie va se résigner à passer pour une femme qui obéit à son mari... Une d'Estival! quelle humiliation! et puis quel avenir! Vous ne savez donc pas qu'une femme, qui obéit une fois à son mari, est obligée à tout jamais...

LE CHEF.

Ah! on a vu des femmes...

LA VICOMTESSE.

Se relever un peu, je le sais; mais un ressort qui a plié n'est jamais solide. — Mon amie pourrait, me direz-vous, renoncer d'elle-même à ce voyage; mais quel motif alléguer? Sa demande a été publiée. Il faudra qu'elle dise pourquoi elle n'use pas de votre autorisation... or, peut-elle le dire? Est-il possible de convenir qu'il y a quelque vérité dans vos assertions? car vous devez comprendre que, nous autres, nous nierons obstinément, toujours, jusqu'à la mort.

LE CHEF.

Même si la mère en convient?

LA VICOMTESSE.

Aveu supposé, enfant supposé, témoins subornés... Oh! nous avons aussi notre raison d'État. Mais revenons à mon amie : qu'elle use ou qu'elle n'use pas de votre permission, elle est compromise, ridicule. Il faut donc que nous imaginions un moyen de la tirer d'embarras.

LE CHEF.

Sans lui ravir les honneurs de son dévouement?

LA VICOMTESSE.

Bien entendu.

LE CHEF.

Je vous écoute... car, ce moyen, vous l'avez trouvé?

LA VICOMTESSE.

Je le crois. Vous avez accordé une permission. Vous écrivez une seconde lettre pour la retirer.... Vous avez des motifs (on en trouve toujours), des motifs graves d'interdire à madame de Morantais la compagnie de la princesse.

LE CHEF.

Fort bien. Pour que votre amie ne soit ni compromise, ni ridicule, le gouvernement va se compromettre et faire rire à ses dépens. Elle aura les honneurs du dévouement sans sortir de chez elle; il aura l'odieux de la tyrannie, de la persécution... c'est ingénieux; mais je doute que mon ministre...

LA VICOMTESSE.

Bah! si vous le voulez bien... qu'importe qu'on se

moque un peu de votre gouvernement? Quand il s'agit d'une femme aussi respectable...

(*On entend sonner.*)

LE CHEF, *se levant.*

Ah! le ministre me demande... Voulez-vous, madame, que je lui soumette votre proposition?

LA VICOMTESSE.

Si cela est nécessaire.

LE CHEF.

Daignez m'attendre un moment.

(*En sortant, il fait glisser à dessein la lettre de son ami de manière qu'elle tombe aux pieds de la vicomtesse.*)

SCÈNE II.

LA VICOMTESSE.

(*Elle ramasse machinalement la lettre et s'évente sans la lire.*)

Les hommes ont bien peu de dignité. Il est fort bien, ce nouveau fonctionnaire... il se laisse sonner comme un domestique.

Aura-t-il été dupe de ma feinte étourderie? j'ai été passablement coquette... Deux fois j'ai parlé de filles à marier... Il me semble que, pour peu qu'il ait d'ambition... nous allons voir.

J'aurais peut-être mieux fait de m'adresser au ministre lui-même. Un grand mariage pouvait le tenter... On faisait semblant de l'accueillir, et plus tard on l'éconduisait poliment.

Oh! c'est mal ce que je dis là... mais ma pauvre amie qu'il faut tirer d'embarras...

Quelle est cette lettre? (*Elle lit.*) « Mon cher ami... Mademoiselle de Morantais... Je quitte la France, Adolphe de Vermont. » Je le tiens. (*Elle remet précipitamment la lettre sur le bureau.*

SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, LE CHEF.

LE CHEF, *à part, remarquant que la lettre de son ami n'est plus par terre.*

Elle a lu la lettre! (*Haut*). Je vous l'avais bien dit, madame, le ministre a ri du dévouement de votre amie, ou plutôt de la proposition...

LA VICOMTESSE.

Que je vous ai faite. C'est poli! Ces révolutionnaires n'ont pas d'entrailles. Et sa femme, était-elle là? qu'a-t-elle dit?

LE CHEF.

Sa femme?

LA VICOMTESSE.

Est-ce qu'il est veuf?

LE CHEF.

Il n'a jamais été marié.

LA VICOMTESSE.

Ah! c'est vrai. Étourdie que je suis! je le confonds toujours avec ce grand monsieur, son collègue, dont le nez fait frémir. Eh! pourquoi votre ministre ne se marie-t-il pas?

LE CHEF.

Il a bien le temps d'y penser!

LA VICOMTESSE.

Il y pensera. Si les révolutionnaires ne se mariaient ›as, la race périrait... et ce serait dommage. Il prenlra exemple sur son roi, qui a des enfants à faire plier es plafonds des Tuileries. Mais quand on n'est rien, ›n songe d'abord à devenir quelque chose, ministre ›ar exemple, puis comte ou duc, avec des cordons de ous les pays, c'est inévitable. Puis on accroche quel-[ue riche héritière, et, quand le ministre vous quitte, a dot reste.

LE CHEF.

Nous avons vu cela sous la Restauration.

LA VICOMTESSE.

On le verra toujours. Si vous voulez vous entendre vec moi, nous marierons votre ministre. Hein?

LE CHEF.

Y pensez-vous, madame? me proposer une conspiation contre mon ministre, dans son cabinet même!

LA VICOMTESSE.

Quel crime, si nous réussissions. Une demoiselle harmante et un million.

LE CHEF.

Votre demoiselle?

LA VICOMTESSE.

Ma fille est assez jolie...

LE CHEF.

Oh! je le crois.

LA VICOMTESSE.

Mais elle ne peut prétendre à un ministre. Elle na'

rien, cinq cent mille francs. Il s'agit de la fille de mon amie.

LE CHEF.

De mademoiselle de Morantais?

LA VICOMTESSE.

Qu'en dites-vous?

LE CHEF.

Mais elle était promise, fiancée, je crois, à M. Adolphe de Vermont, un bel enfant de vingt-huit ans, distingué, riche... mariage très-convenable!

LA VICOMTESSE.

Qu'il fallait rompre.

LE CHEF.

Et pourquoi donc?

LA VICOMTESSE.

C'est un secret. — Mais, vous-même, pourquoi cette question?

LE CHEF.

Adolphe est mon ami.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! votre ami a les plus affreux défauts. D'abord il n'aime pas mademoiselle de Morantais.

LE CHEF.

Que dites-vous? Il l'adore.

LA VICOMTESSE.

Il ne l'aime pas. Savez-vous ce qu'il aime, ce jeune Caton? Les nègres, les ouvriers, les classes malheureuses! Il songe à l'affranchissement des uns, aux salaires des autres, à l'amélioration, au bonheur du genre

humain! Sous les apparences d'un homme comme il faut, c'est un négrophile, un philanthrope, un Rousseau! Donnez donc une Morantais à cette espèce de sauvage déguisé! Pour l'honneur de ses principes, qu'il épouse une fille du peuple ou une négresse.

LE CHEF, *souriant.*

Avec quelle fureur vous accablez mon malheureux ami! Quel dommage, en effet, qu'au lieu de s'occuper d'études utiles et honorables, il n'ait pas follement gaspillé sa jeunesse, sa fortune et son honneur avec ces héros du turf, ignorants comme leurs chevaux, gentilshommes sans noblesse, financiers sans argent, empruntant aux coulisses de la Bourse ce qu'ils dépensent dans les coulisses de l'Opéra.

Et auquel d'entre eux destine-t-on mademoiselle de Morantais, ce trésor de grâce et de pureté dont mon noble ami ne parle qu'avec un enthousiasme religieux? A Moranville, qui s'est fait directeur de théâtre pour régner sur des actrices, et qui cherche à se relever de la honte d'une banqueroute en affichant des opinions ultra-républicaines? A Duvernois, ce baron de contrebande, député spéculateur, marchand de faux Rubens et de chevaux poussifs, et vendant chèrement son amour à une vieille femme qu'il trompe?

LA VICOMTESSE.

Assez, de grâce, quel affreux tableau! marier d'honnêtes filles à de pareils êtres! Le couvent plutôt.

LE CHEF.

A la bonne heure! voilà qui vous fera pardonner votre boutade contre mon malheureux ami. Vous avez raison, madame, mieux vaut le couvent, mais mieux vaut encore un beau jeune homme, d'une honorable

famille, de mœurs pures, d'un esprit élevé. On a beau railler cette jeunesse-là, voyez-vous? Les charmantes légèretés, les roueries de l'ancien régime, échoueront contre elle. C'est elle qui retrempera la famille et la société. Et malheur aux gouvernements qui chercheront ailleurs leurs appuis! Mais, je me laisse emporter... Pardonnez, madame, et revenons.

LA VICOMTESSE.

A mon amie.

LE CHEF, *avec fermeté.*

A mon ami. Vous me demandez un service : j'attends de vous un service.

LA VICOMTESSE (*à part.*)

Cet homme me domine... je me sens émue... Il faut que je sorte (*Se levant, froidement.*) C'est-à-dire, monsieur, que vous voulez me faire acheter le service que je vous demande, à un prix que je ne peux vous donner; car il y a des secrets qui ne m'appartiennent pas. Je me retire, peu édifiée de cette obligeance qu'on m'avait tant vantée.

LE CHEF, *la reconduisant.*

Madame...

(*Ils se saluent froidement.*

SCÈNE IV.

LE CHEF.

Elle a oublié son écharpe! elle reviendra. Un mot à mon ami (*Il écrit.*) « Ne quitte pas la France avant de me voir. Je tiens les deux bouts de la chaîne rompue, et je puis la renouer. » (*Il ferme sa lettre et y met l'adresse.*) « A M. Adolphe de Vermont. » (*Il sonne;*

au garçon qui entre.) Cette lettre, par ordonnance urgente. (*Le garçon sort.*) Maintenant, voyons le ministre. (*Il prend un dossier qu'il parcourt debout.*) Combien y a-t-il de personnes qui ont demandé l'autorisation de se rendre auprès de la princesse? Sept. Sept dévouements sur trente-deux millions de sujets, après quinze ans de règne! Et encore sur ce nombre combien y en a-t-il de sincères? (*Il entre chez le ministre.*

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, *introduite par le garçon de bureau.*

Il est sans doute chez le ministre. C'est bien; j'attendrai. (*Elle s'assied; puis, quand le garçon est sorti, elle se lève.*) J'ai échoué! J'arrivais cependant avec une bonne escorte : trois riches héritières à choisir. Il ne m'a pas comprise, ou c'est un Brutus. Peut-être son amitié pour Vermont a-t-elle détourné son esprit... Mais Vermont ne peut pas en épouser trois... Cependant il faut que je réussisse. Je l'ai juré.

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, LE CHEF.

LE CHEF (*à part,*) *apercevant la vicomtesse.*

J'en étais sûr!

LA VICOMTESSE.

J'avais oublié cette écharpe, monsieur, et comme nous nous sommes quittés un peu froidement, je vous

attendais, pour vous dire que je ne vous garde pas rancune.

LE CHEF.

J'avais moi-même des regrets, madame, et je suis heureux de vous revoir, pour vous faire mes excuses... j'ai peut-être oublié cette supposition que nous étions dans votre salon...

LA VICOMTESSE.

Plus de supposition. On peut être fort aimable dans le cabinet d'un ministre.

LE CHEF.

Ah! si vous le vouliez bien, madame... je crois que les choses pourraient s'arranger très-heureusement.

LA VICOMTESSE.

Et bien! voyons... cartes sur table.

LE CHEF.

Non; trompons-nous plutôt, mais de manière à rendre service à nos amis.

LA VICOMTESSE.

Je ne puis pourtant pas vous révéler un secret de famille... Ce mariage s'est rompu... parce qu'il s'est rompu... Que vous importe le motif?

LE CHEF.

Mais... si l'obstacle n'était pas invincible?... Voyons. Adolphe est au désespoir... S'il est si malheureux, c'est qu'il aime et qu'il se sait aimé. Il s'agit donc du bonheur de mon ami et de la fille de votre amie... Vous n'avez pas un cœur d'airain.

LA VICOMTESSE.

Je plains ces pauvres enfants, assurément... mais... (*Se décidant.*) Donnez-moi votre parole que vous ne répéterez pas un mot de ce que je vais vous dire...

LE CHEF.

Je vous le jure.

LA VICOMTESSE.

Vous connaissez le père et la mère de M. de Vermont?

LE CHEF.

Je les ai entrevus.

LA VICOMTESSE.

Vous ne les connaissez pas? M. de Vermont est un de ces hommes qui ne sont ni chair ni poisson, et qui, par hésitation ou par calcul, se tiennent toujours à cheval sur la frontière de deux partis. Il est fidèle à la branche aînée, mais il n'a pas de répugnance pour le nouveau gouvernement.

LE CHEF.

J'entends. Un futur rallié qui désapprouvera le dévouement de madame de Morantais.

LA VICOMTESSE.

Quant à madame de Vermont, c'est une femme parlementaire, c'est-à-dire une bégueule. Dès qu'elle va apprendre dans son château ou à son retour la position de la princesse, elle est femme à jeter la première pierre à ma malheureuse amie. Or, quand on craint une rupture, vous savez ce que l'on fait? on prend les devants. Voilà ce que vous vouliez savoir.— Maintenant, le remède?

LE CHEF.

Rien de plus simple. Sept dames, par dévouement

ou par vanité, ont sollicité l'honneur de tenir compagnie à la princesse. On ne peut pas les lui envoyer toutes; elles forceraient la garnison. On permettra à trois tout au plus de se rendre à la prison en même temps. Elles resteront là quatre ou cinq mois. Alors, si la princesse le désire, sa compagnie pourra être renouvelée; mais cela n'est pas probable. D'ailleurs tout a un terme et sa captivité cessera sans doute. Or, je suis autorisé par le ministre à désigner les trois premières dames.

LA VICOMTESSE.

Et vous ne désignerez pas madame de Morantais?

LE CHEF.

Et plus tard, il n'y aura pas besoin de la désigner... la prisonnière sera partie... Votre amie aura fait preuve de dévouement sans se compromettre.

LA VICOMTESSE.

C'est parfait!

LE CHEF.

Mais alors, nous ne craindrons plus les pierres de madame de Vermont, et nous pourrons marier nos deux jeunes gens.

LA VICOMTESSE, *se levant.*

Vous m'amènerez votre ami ce soir. Mon amie sera chez moi et sa fille aussi. (*Elle lui tend la main.*) Et tandis qu'ils s'expliqueront, vous me raconterez comment une femme peut faire.. ce qu'a fait la princesse, par héroïsme. A revoir. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE CHEF, *seul.*

Nouveaux synonymes à l'usage de la branche aînée et de la branche cadette : Dévouement, égoïsme!

FIN.

Nouvelles Publications :

SOUBIRAN. — Marguerite et Jeanne, 2 vol.
FOUDRAS, etc. — Les Chevaliers du Lansquenet.
A. DUMAS F. — La Dame aux Camélias, 2 vol.
EUGÈNE SUE. — Les Sept Péchés Capitaux, (l'Orgueil), 5 v
» — » » (l'Envie), 3 vo
GONDRECOURT. — Un Ami diabolique.
ER. ALBY. — La Captivité du Trompette Escoffier, 2 v.
A. DUMAS. — Les Mémoires d'un Médecin, 9 vol.
A. DUMAS. — Les Quarante-cinq, 6 vol.
A. DUMAS. — Vicomte de Bragelonne.
SANDEAU. — Un Héritage, 1 vol.
A. DUMAS. — Les deux Diane, 9 vol.
C. BODIN. — Alice de Lostange, 2 vol.
DE MUSSET. — Rêve d'un Barcarol, 1 vol.
P. DE KOCK. — L'Amour qui passe et l'amour qui vient, 1 v
F. SOULIÉ. — Histoire d'Olivier Duhamel, 2 vol.
SAINTINE. — Les Métamorphoses de la Femme, 1 vol.
C. REYBAUD. — Les deux Marguerite, 1 vol.
GONZALÈS. — Les Francs-Juges, 1 vol.
MONTHOLON. — Histoire de la captivité de Ste-Hélène, 3 v.
A. DUMAS. — La Dame de Monsoreau, 7 vol.
G. SAND. — Le Meunier d'Angibault, 3 vol.
A. DUMAS. — La Guerre des Femmes, 4 vol.
P. DE KOCK. — Carotin, 3 vol.
A. DUMAS. — Le Comte de Monte-Christo, 10 vol.
GONDRECOURT. — Le Péché de M. Antoine, 3 vol.
G. SAND. — Les Péchés Mignons, 4 vol.
DE BALZAC. — Le Cousin Pons, 3 vol.
DE BALZAC. — La Cousine Bette, 3 vol.
A. DUMAS. — Le Bâtard de Mauléon, 4 vol.
A. THIERS. — Le Consulat et l'Empire.
MÉRY. — Les deux Amazones, 1 v.
A. ACHARD. — Roche-Blanche, 1 v.
P. FÉVAL. — Château de Croïat, 1 v.
P. DE MUSSET. — Puylaurens, 2 v.
A. DUMAS. — Fille du Régent, 3 v.
SAINT-HILAIRE — Tambour de Wagram.
FOUDRAS ETC. — Les Chevaliers du Lansquenet, 9 v.
G. SAND. — Les Piccinino, 4 v.
SUE. — Martin, 7 v.
BALZAC. — Dernière Incarnation de Vautrin, 1 v.
BALZAC. — Instruction Criminelle, 1 v.